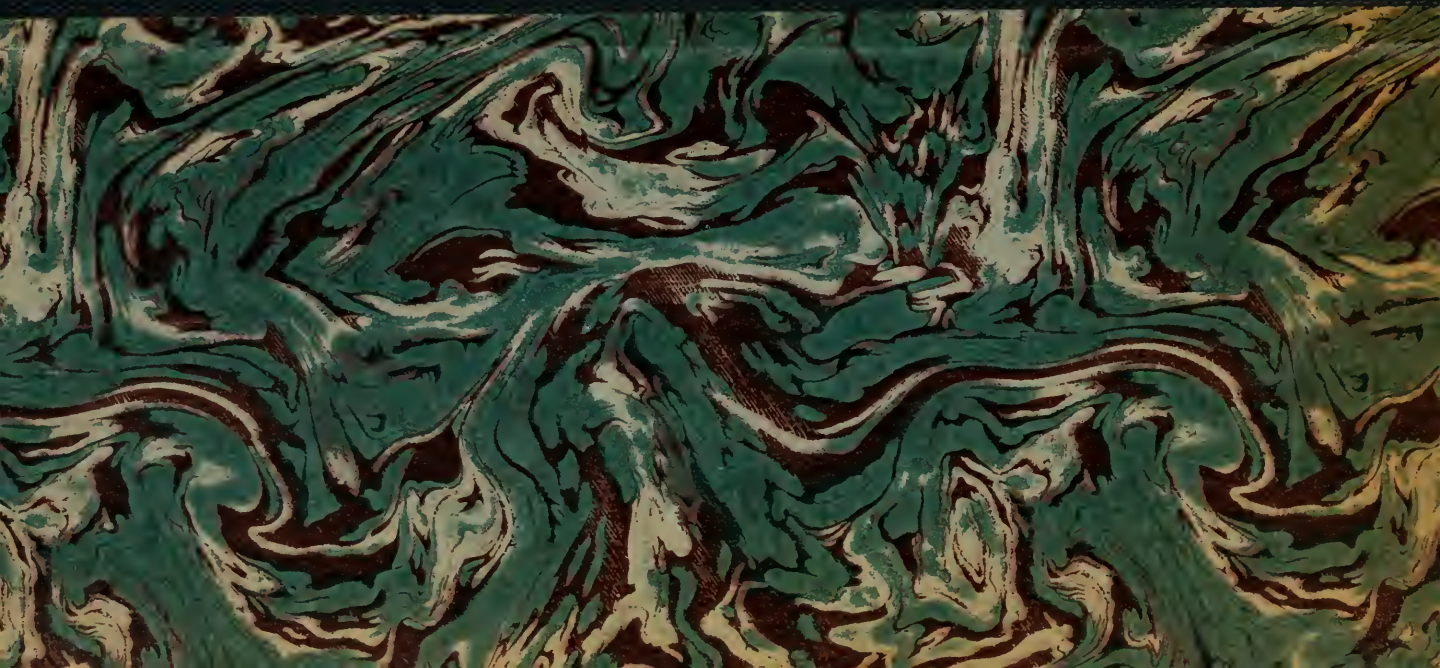
3 1761 06991198 0



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delhommemoralpar00cril

92.93

DE
L'HOMME
MORAL.

Louis Alexandre de Balbe de Berton

Par M. l'Abbé DE CRILLON.

- - - - - - - - - - - - - Respice primum,
Et scrutare viros. *Juv. Sat.* 2.

A PARIS,

Chez { G. DESPREZ, Imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques ;
Et Veuve DUCHESNE, même rue, au Temple du Gout.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

286790
5. 33
A.

BJ
1520
C75

A

MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous présenter cet Essai ; mon

projet a été d'y peindre la vertu : Si vous la reconnoissez, j'ai réussi : écrire sur l'homme, c'est écrire pour les Rois ; ils ne sauroient jamais assez connoître l'excellence de sa nature.

Le besoin rassembla les premiers habitans de la terre ; la sagesse leur dicta des Loix. Pour les maintenir & les faire regner, ils choisirent le plus juste d'entr'eux ; voilà le premier Monarque. Depuis, la

Nature & le Sang ont donné les Couronnes ; mais la vertu seule fait les grands Rois.

Je commande, & l'on m'aime.

Telle est, MONSEIGNEUR, la devise des Bourbons, & la puissance de la vertu.

Tandis que le meilleur des Rois regne sur nous, puisse cette vertu immortelle regner toujours dans votre cœur, & préparer à nos

Veux un Monarque digne
de les gouverner !

Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur,
L'Abbé DE CRILLON.

AVERTISSEMENT.

J'Ose eſſayer le grand tableau de l'Homme ; j'entreprends de mettre en action ſes vertus & ſes vices, & de les faire marcher, pour ainſi dire, à ſes yeux.

Pour mieux décompoſer cet Etre ſi difficile à concevoir, j'ai penſé que je devois ſuivre les vertus qui ſemblent naître les unes des autres ; j'obſerve le même ordre pour les vices, afin de mieux caractériſer ceux qui ſont plus analogues aux ames

fortes & aux ames foibles : il n'y a rien d'indifférent dans la ſaine morale ; elle ne connoît point d'atômes ; tout en eſt intéreſſant, & la plus petite découverte dans ce genre eſt, aux yeux de la Raiſon, plus grande & plus utile, que la découverte de cent mondes nouveaux.

Le deſſein que je me propoſe eſt grand ; j'invite un homme de génie à le remplir : quelle gloire pour lui, s'il peut rendre meilleurs ſes ſemblables ! Alors je briſerai mes pinceaux, & je profiterai de ſon Ouvrage pour me rendre plus heureux.

DE

DE L'HOMME MORAL.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Crainte, de l'Eſpérance, de la Pitié.

HOMME, fait à l'image de l'Etre ſuprême, quelle doit être votre haute deſtinée! Les merveilles des cieux, ces océans de lumière, ne ſont faits que pour éclairer ce petit globe que vous habitez.

Myſtère de la création, qui pourra jamais vous comprendre ? La flamme divine qui vous anime, cette raiſon immortelle qui vous eſt donnée pour vous conduire, eſt unie à un corps de matière : union incompréhenſible, conçue dans le ſein de l'Eternel, & dont le ſecret n'eſt connu que de lui.

O mon premier Père, que vous étiez grand lorſque vous ſortîtes des mains du Créateur ! Il vous vit avec complaiſance ; vous reçutes de lui l'ordre de peupler la terre d'Etres ſemblables à vous, & l'étonnante puiſſance de féconder l'immortalité. Votre ame renfermée, par une force inviſible, dans les entraves de la matière, ne put voler à ſa ſource : en vain ſa ſubtile flamme voulut s'élever ; la maſſe qui l'accabloit,

la retint ſur la terre, & l'y fixa.

Une compagne, qui pût vous aimer, vous étoit néceſſaire; cet Etre, animé du ſouffle créateur, fut tiré de vous-même.

Belle Eve, vous parutes, & avec vous les graces & la beauté. Vous aviez alors toutes vos vertus, & vous, mon Père, votre innocence. Dieu parle; il vous rend maîtres de vos actions; il vous arme de la prudence & de la force; il attend de vous l'hommage que vous devez à ſes bienfaits.

Dieu forma vos cœurs pour l'aimer; (l'amour peut-il être ſans liberté?) L'obéiſſance étoit le ſeul mérite qui vous étoit réſervé; une félicité éternelle devoit en être le prix.

Mais, ô mon Père, le néant &

la pouſſière dont vous étiez tiré, échappèrent à vos yeux. L'orgueil parut, & la force de votre eſprit immortel vous fit concevoir le projet monſtrueux de vous égaler à Dieu même.

Le crime eſt fait, l'homme eſt dégradé, la crainte s'empare de ſon ame, les vices ſe mêlent avec ſes vertus, le remords paroît.

L'homme crut avoir tout perdu; mais la bonté du Créateur lui laiſſa l'eſpérance.

Tels furent nos premiers Pères; là finit le premier âge.

Le ſecond homme nâquit; la nature corrompue ſe tranſmit à l'Univers.

Voilà l'homme que je veux peindre. Mais comment ſaiſir ſes traits ſi variés, ſi rapides? Plus ſubtil

que l'air, plus léger que les vents, plus adroit & plus fécond en métamorphoſes que le Protée de la Fable, on croit l'arrêter, il échappe. Eſprit immortel qui l'animez, fixez un moment cette ſubſtance fugitive; faites-moi connoître les principes de ſes vertus, de ſes paſſions, de ſes vices.

A peine les rayons du jour ont-ils frappé ſes débiles paupières, qu'il annonce ſon exiſtence par des gémiſſemens & des pleurs. Dans ſes premières années, ſes actes ſont preſque tous involontaires; il ne ſuit que l'impulſion du ſang : ſon ame, il eſt vrai, ſe gouverne par les ſenſations qu'elle éprouve, ainſi que dans un âge plus avancé; mais les organes du corps ſont ſi délicats, que l'ame ne peut recevoir, par les

ſens, que des impreſſions légères.

L'homme, conſidéré dans les ténèbres de ſon enfance, nous offre l'image du jour dans ſon crépuſcule. Le ſoleil, foible encore pour la partie de la terre qu'il commence à éclairer, ne peut percer que par degrés les ténèbres de la nuit.

O prodige! Ce même eſprit, qui jette à peine une lueur, étonnera peut-être un jour l'Univers par ſa lumière.

Quel eſt ce pouvoir inviſible qui ſemble tempérer les feux de cette ame immortelle, tandis que la matière fortifie les organes? Malgré ſon engourdiſſement & ſon repos, la raiſon de l'homme, dans ſon enfance, le conduit par les mêmes principes; il aime & cherche ce qu'il croit être ſon bien; il évite & craint ce qu'il penſe être ſon mal.

Si ſon ame eſt affectée par la vue d'un bien, il témoigne ſa joie : ſi c'eſt un mal qu'il éprouve, il demande du ſecours par les cris & par les larmes, (langage de la foibleſſe ;) il fait un effort pour le repouſſer, & cet effort eſt la colère : elle dure juſqu'au moment où ſes ſens lui offrent un objet plus doux, qui fait diſparoître le mal qui l'alarmoit.

Dans un âge plus avancé, ſes organes plus forts le rendent capable de ſoutenir des images plus grandes.

Si ſes ſens lui préſentent des objets agréables, ſa raiſon lui fait trouver des délices dans un calme qui lui procure des affections ſages & tranquilles.

Si l'objet porte le caractère du vice, les paſſions tumultueuſes ſe préſentent en foule ; elles empruntent des

ſens tout ce qu'ils ont de plus vif & de plus attrayant; l'homme éprouve une émotion qui lui eſt inconnue: voilà le moment fatal où combattent la raiſon, les ſens, les vertus & les vices. Si l'homme réſiſte à ſes paſſions, il eſt véritablement homme; il jouit de la grandeur de ſon Etre & du triomphe de ſa raiſon: s'il cède, il achève de ſe dégrader, & ſe livre aux paſſions les plus analogues à ſa conſtitution, à ſa force, à ſa foibleſſe.

L'ame eſt émue par les ſens; l'objet qui lui eſt préſenté la flatte, l'alarme, ou l'étonne: flattée, elle ſuit ce qui lui paroît bon; alarmée, elle évite ce qui lui paroît nuiſible; étonnée, elle eſt comme frappée d'une ſtupidité muette.

Le mouvement violent de l'ame,

excité par les ſens, s'appelle *Paſſion ;* l'objet auquel l'ame eſt violemment entraînée, la caractériſe & la diſtingue.

Avant que de traiter des paſſions, des vices, des vertus, analyſons les premiers mouvemens qui paroiſſent dans l'homme, & qui ſemblent mettre ſon cœur en action.

Ces premiers mouvemens ſont *la Crainte, l'Eſpérance, la Pitié, la Honte.*

L'abſence du bien, ſi je puis m'exprimer ainſi, forme la Crainte; le déſir qui appelle le bien, fait l'Eſpérance. Ces ſentimens, les premiers que notre ame éprouve, ne ſe quittent jamais ; ils augmentent leur violence ſelon notre force ou notre foibleſſe. La chaleur ou le calme du ſang rendent les actes

qu'ils produiſent plus ou moins vifs.

La Crainte, dans une ame étroite & puſillanime, devient terreur; c'eſt le délire le plus funeſte de l'ame: elle fait diſparoître la raiſon de l'homme, & le prive de toutes ſes reſſources. Les images les plus lugubres l'environnent; il voit la mort ſous mille formes différentes, toutes terribles; il n'apperçoit que des ſpectres & des glaives; ſon ombre même l'épouvante.

Si la terreur ſe répandoit dans l'ame des hommes, elle ſuffiroit ſeule pour les détruire. Le Dieu redoutable d'Iſraël n'oppoſoit à des Nations entieres que la *Terreur*.

Eſpérance, vous êtes pour nos cœurs ce que le jour eſt à la terre. Tout vit par vous, tout ceſſeroit d'être ſans votre douce lumière.

Le déſeſpoir eſt un mot créé par la triſteſſe & la fureur; il n'exiſte point dans la nature : une raiſon totalement éteinte peut porter l'homme à des excès, qui ſemblent juſtifier l'exiſtence du déſeſpoir; mais privé de ſa raiſon, il n'eſt plus homme; tous ſes actes ſont dès-lors étrangers à ſa nature; il ne peut, dans cet état, préſenter au Moraliſte le caractère marqué d'aucune paſſion diſtincte.

L'Eſpérance fait les délices de l'homme le plus fortuné, le ſoutien du plus malheureux; c'eſt le flambeau de l'ame, & ſon dernier éclat eſt ſon dernier ſoupir.

Ce fut cette vérité, ſans doute, qui vous enflamma, ſublime Chantre de la chute de l'homme, quand votre main nous traça, d'un ſeul

trait, l'épouvantable tableau des enfers :

L'Eſpérance en eſt bannie, elle qui ſe trouve par-tout.

L'homme foible l'entraîne dans ſa fuite; l'intrépide combat avec elle; &, dans les momens les plus déſeſpérés, tous deux la voient dans la clémence de leur ſemblable; l'un en Roi, comme Porus, l'autre en Eſclave, comme Therſite. S'il eſt des ſituations où toute reſſource nous paroît ôtée, la nature alors ſouffre, gémit, & la mort même eſt l'eſpérance.

La douleur eſt l'attribut de l'homme; elle naît avec lui; & le cri de la nature, dans notre ſemblable, fait naître la Pitié : c'eſt un commencement de bienfaiſance, naturelle à tous les hommes. Mais com-

me ce ſentiment prend preſque toujours ſon origine dans un retour ſur ſoi-même, ſouvent il fait ſervir le vice à la vertu. Le tableau des misères de l'homme eſt une leçon vivante & perpétuée dans tous les âges : elle apprend aux hommes le beſoin qu'ils ont les uns des autres; c'eſt le premier lien & le plus ſacré de la nature; & quoique la Pitié ne marche preſque jamais ſans un ſentiment de douleur & de crainte, elle eſt cependant, pour les grandes ames, la ſource des plaiſirs les plus purs.

CHAPITRE II.

De la Pudeur.

PAROISSEZ, Pudeur aimable, venez embellir la nature. Si les hommes ont réſervé le laurier pour ceindre le front de la victoire, le Ciel vous a choiſie pour être le ſigne éclatant de la vertu. Que la colère rende l'homme hideux, & que le front de l'innocence ſoit coloré de vos mains immortelles; que le crime faſſe pâlir cet homme audacieux, qui oſe vous diſputer votre céleſte origine; vous n'êtes à ſes yeux que l'enfant des hommes. (1) Non, votre

(1) Dans des ſyſtêmes très-haſardés, on a ſoutenu que la pudeur étoit une *vertu de convention;* il valoit mieux nous apprendre à ne jamais rougir.

ſource eſt plus pure; elle eſt dans notre ame, & notre eſprit vous donne l'exiſtence.

L'homme a des vices & des vertus. S'il a des vertus, peut-il être ſans remords? Les remords ſuppoſent la Honte & la Pudeur.

Le premier homme dégradé rougit; ſon ame fut atteinte & bleſſée par un ſentiment de crainte & de honte. Ce trait lancé par les mains d'un Dieu, reſta fixé dans le cœur de tous les hommes.

La Pudeur n'eſt autre choſe que l'ame frappée de ſon abaiſſement. Quand les ſens, par le rapport naturel des eſprits avec les corps, préſentent à l'ame un objet qui l'avilit, la ſublimité de ſon Etre cauſe la honte de l'homme; ſon ſang fermente; ſon front rougit. Dans l'état

de pure nature, il ne connoiſſoit pas le mal; aucun objet, par conſéquent, ne pouvoit offrir à ſon eſprit rien qui pût abaiſſer la grandeur de ſon Etre.

Nature primitive, c'eſt en vain que l'on invoque votre innocence! Ce temps heureux n'eſt plus; à peine a-t-il été. On voudroit vous trouver encore chez ces peuples ſauvages, inconnus au reſte de notre globe. Plus ſauvages que nous, moins vicieux, ſans doute, peuples vagabonds, ſi vous connoiſſez le crime, vous devez ſentir comme nous le remords & la honte. Vous vivez ſous les loix d'une ſimple nature; mais cette nature n'eſt point dans le climat ni dans l'air que vous reſpirez: elle eſt dans vos cœurs, & vos cœurs ſont corrompus. Il eſt vrai que les Nations

tions polies ne vous ont point apporté leurs vices ; mais vous en avez les germes, les principes & les cauſes.

Semblables à des animaux féroces, il ſe peut qu'il exiſte des hommes errans dans les forêts. Ces hommes, qui ſemblent nés dans la colère de Dieu, ne connoiſſent pourtant ni notre luxe, ni nos beſoins : ils peuvent vivre ſans Monarques & ſans Loix ; mais ils ne pourroient ſubſiſter ſans raiſon & ſans conſcience ; & ſouvent ils trouvent dans eux-mêmes un Juge intègre, des plaiſirs purs, des penchans criminels, des remords, des ſupplices. (1)

(1) Les Peuples les plus ſauvages viennent de Nations autrefois policées ; &, comme l'obſerve le célèbre Paſcal, on prend pour l'état de première nature ce qui n'eſt qu'une ſeconde coutume.

Nés dans des climats glacés, ils dépouillent les bêtes féroces pour ſe couvrir; ſous un ciel brûlant, les oiſeaux leur offrent leur plumage.

Non, la honte n'eſt point dans la nudité, mais dans l'image qu'elle nous trace, qui nous aſſimile aux animaux, & nous rappelle, malgré nous, la grandeur de l'homme déchu & avili. Cette honte s'éteint par l'audace du vice; mais ſa ſource eſt dans l'ame; un de ſes éclairs ſuffit pour la ranimer.

Aimable Pudeur, vous ſeule prêtez des graces à la beauté! Preſque toujours fidèle image de notre ame, vous êtes comme une ſource pure & limpide, qui rend avec netteté les objets qu'elle renferme dans ſon ſein. Séduiſante à tous les yeux, le Sage, en vous voyant, croit voir la

vertu, l'homme ſenſuel, la volupté. Préſent que le Ciel nous fait en naiſſant, il a joint vos graces naïves & brillantes à notre innocence, & vous êtes, pour ainſi dire, la première enveloppe que la nature met à notre ame.

Hommes ſouillés par les vices, vous voyez tous les jours cette vertu s'affoiblir dans vos cœurs; le ſouffle le plus léger l'épouvante, & vos paſſions n'y ſoulèvent que des tempêtes.

L'Hiſtoire des Grecs nous apprend qu'il exiſtoit ſous leur domination une Iſle, dont les habitans ont laiſſé des monumens précieux de leur pudeur.

Une maladie contagieuſe répand parmi eux la mélancolie la plus atrabilaire; les jeunes filles en ſont par-

ticulièrement atteintes. Dans leurs noirs accès, la vie leur eſt inſupportable; elles ſe donnent la mort.

En vain les Magiſtrats s'oppoſent à leur deſtruction; les défenſes ſont inutiles; le nombre des victimes augmente chaque jour; le Sénat déclare que le corps de la première qui s'ôtera la vie, ſera expoſé nud aux yeux de tous les citoyens : elles frémiſſent à ce décret; la Pudeur fait ce que les Loix n'avoient pu faire, & conſerve des Etres vertueux.

Deux jeunes Chrétiennes, idolâtrées par des Païens barbares, étoient ſur le point de ſe voir immolées à leur brutale paſſion. Leur mère tremblante fuit, avec ſes deux enfans, ſur le rivage de la mer : il faut périr, leur dit-elle. Oui, ſans doute, répondirent les deux jeu-

nes filles ; mais comment, dirent-elles, en fondant en larmes, nos corps ſeront-ils trouvés ſur le rivage ? Elles arrangent leurs vêtemens ; elles en font un rempart à leur pudeur, la mettent à l'abri des flots, & ſe précipitent toutes trois dans la mer, à la vue d'une troupe de ſoldats effrénés qui les pourſuivent.

CHAPITRE III.

De la Bienfaiſance, première vertu de l'homme.

IL eſt honteux à l'homme de mettre l'humanité au nombre des vertus; elle eſt moins ſon attribut que ſon eſſence : être homme & ne pas être humain, c'eſt exiſter contre les loix de la nature.

Remplir les devoirs de l'homme, voilà l'humanité : elle n'eſt donc pas une vertu, mais un devoir.

Il n'en eſt pas de même de la Bienfaiſance : réſervons pour elle notre encens, ou plutôt que la méchanceté la laiſſe jouir paiſiblement du plaiſir de répandre ſes dons.

Un homme bienfaiſant peut déſirer

d'être heureux ; mais il ne peut jamais l'être, quand il voit des malheureux. Son ame ſouffre à la vue de nos maux ; il ne retrouve ſa tranquillité que lorſqu'il les a fait ceſſer, ou qu'il les adoucit.

Si l'infortuné ſe fût préſenté à Titus, Titus n'eût pas gémi.

Oh ! que je me méfie de ces hommes qui ont toujours le mot d'humanité ſur les lèvres. Ils parlent en Légiſlateurs, ils embraſſent l'Univers, & le vaſte tableau de nos misères ne leur fait former que des vœux ſuperflus. L'impoſſibilité de ſoulager tous les hommes, leur ſert de prétexte pour n'en ſoulager aucun : ils dictent les loix du bonheur, & l'indigent, faute de ſecours, expire à leurs yeux.

L'homme bienfaiſant, moins faſ-

tueux, fait dans l'obſcurité des actions héroïques. Content des bienfaits qu'il répand ſur ceux qui l'environnent, il ſe repoſe du bonheur des hommes qu'il ne voit pas ſur ceux qui penſent comme lui.

J'ai vu cette Bienfaiſance aimable, je l'ai ſuivie dans ſa marche, & je dois aux hommes le récit de ce que j'ai admiré.

O toi, dont la vertu m'a ſi ſouvent enflammé, ami, dont la perte me coute encore tant de larmes, je me rappelle ces jours heureux où je te ſuivois au milieu de tes vaſſaux: jamais Monarque ne m'a paru ſi grand.

Chéri de la femme la plus aimable, ce grand homme étoit l'objet de l'idolâtrie de ſes enfans. Son ame tranquille rejettoit les paſſions trop

vives; & dans sa douce philosophie, son cœur ne connoissoit d'autre besoin que celui de communiquer ses bienfaits; il suffisoit d'être malheureux pour en être connu. Les vieillards sur-tout étoient chers à son cœur; il lui sembloit voir en eux la personne auguste de ses ancêtres. La franchise, la gaieté, rassembloient autour de lui les vrais plaisirs, & le luxe banni étoit remplacé par les vertus aimables de l'hospitalité; le cri du malheureux étoit son signal. Je l'ai vu au milieu de ses enfans marcher vers ses Bourgades & ses Hameaux, & traverser toutes ses terres comme un fleuve qui répand l'abondance : j'ai vu à son passage le Vigneron suspendre ses travaux, le Laboureur arrêter sa charrue, & leurs enfans, jettant au travers des gué-

rets tout ce qu'ils tenoient dans leurs bras, courir & embraſſer ſes pieds. La joie étoit peinte ſur leur viſage; la vue attachée ſur leur maître, ils le ſuivoient des yeux; & quand ils ceſſoient de le voir, ils levoient les mains au Ciel, le béniſſoient, & ſe remettoient au travail.

Les jours où les occupations champêtres étoient interrompues, toute la jeuneſſe accouroit autour de lui au ſon des fifres & des tambours; les Amans lui demandoient leurs Maîtreſſes, les Maîtreſſes leurs Amans. Bientôt unis par l'hymen, il jouiſſoit de leur bonheur, & préparoit à ſes enfans de nouveaux ſujets, pour qu'ils les rendiſſent un jour encore plus heureux.

Voilà des traits de la Bienfaiſance : je dois auſſi faire entendre ſes

paroles ; puiſſent-elles ſe graver dans le cœur de tous les hommes ! Il projette d'élever un aſyle & de fixer des revenus pour les infirmes & les vieillards de tous ſes Domaines. La grandeur & l'utilité de ſon deſſein lui font craindre la mort, qu'il n'avoit jamais redoutée.

Il aſſemble ſes enfans : » Vous » êtes nés ſenſibles, leur dit-il ; le » malheureux vous a vu ſouvent ré- » pandre des larmes, & le Ciel qui » me comble de ſes faveurs, m'en a » rendu témoin. Voyez ces infortu- » nés, dont les yeux ſont fixés ſur » vous ſeuls. Je leur dis ſans ceſſe : re- » poſez-vous ſur mes enfans. Ma » vieilleſſe m'inquiète, mes chers fils; » promettez-moi d'exécuter mon » projet, & votre père mourra tran- » quille.

Le ſerment fut fait, le monument élevé, & conſacré à la Bienfaiſance.

Chaque jour cet heureux Père recevoit par ſes enfans le prix de ſes vertus. J'ai vu couler de ſes yeux les larmes les plus douces à ce trait de ſenſibilité, tendre & naïve, du plus jeune de ſes fils : *Mon Père*, lui diſoit-il un jour, *allons ſoulager nos bonnes gens.*

Quels ſentimens ! quelles vertus ! quels hommes !

Je me rappelle toujours avec émotion les paroles d'un Scythe à Aléxandre :

Si tu étois Dieu, tu ne ferois pas tant de mal aux hommes.

La Crainte, l'Eſpérance, la Pitié, la Bienfaiſance, renferment un beſoin d'aimer ; & la Bienfaiſance ſur-

tout, qui eſt une vertu tranquille, déſire un Amour ſage, & nous rend propres à l'Amour & à l'Amitié.

CHAPITRE IV.

De l'Amour.

L'AMOUR eſt un déſir violent de s'unir à ſon objet. Ce déſir eſt encore exalté par le preſtige des ſens plus ou moins ſéducteurs.

Notre ame qu'ils enchaînent, ne cherche qu'à s'élever & à s'étendre; & ſi l'eſprit pouvoit briſer ſes liens, il n'y auroit plus d'Amour ſur la terre. Mais, aſſervi par ſes entraves, il chérit avec tranſport une matière qui renferme une ame comme la ſienne, capable de ſentir & d'aimer.

L'Amour du plaiſir ſe joint à la ſenſibilité naturelle du cœur, la rend plus vive, & l'augmente juſqu'au moment où ſon inconſtance & ſa

légéreté commencent à la détruire.

L'homme veut être aimé, & veut l'être par un objet digne de lui. Ce ſentiment produit l'Amour & l'Amitié.

La différence des ſexes & le déſir de ſe reproduire, ajoutent à la douceur de l'Amitié les plaiſirs vifs des ſens; & les paſſions qu'ils ſoulèvent, cauſent l'emportement & la fureur de l'Amour.

Une vanité, naturelle à l'homme, ſe mêle à l'Amour, & lui fait voir dans l'objet aimé la conquête d'un cœur qui flatte ſon orgueil : il pare, ennoblit ſa chimère, ne voit que des rivaux, & ſe diſpoſe à les combattre; il trouve en elle toutes les beautés de la nature, & veut ſe l'approprier toute entière.

Ces effets de l'Amour ſont auſſi

différens que nos caractères. Dans une belle ame, le charme des ſens donne, pour ainſi dire, un corps à toutes les vertus.

Dans une ame médiocre, le vice, par l'illuſion des ſens, devient un fantôme, qui diſparoît devant les graces & la volupté qui le cachent ou l'embelliſſent.

Mais une ame vulgaire eſt tellement aveuglée par la paſſion de l'Amour, qu'elle prend pour des vertus les vices de ce qu'elle idolâtre. On ne croit jamais aimer un objet odieux : mais quand on ne ceſſe de le trouver aimable, on ſe familiariſe avec lui, on prend ſes gouts, on ſympathiſe, & l'on finit par lui reſſembler.

Ce qui rend l'Amitié ſi vive & l'Amour ſi impérieux, c'eſt qu'ils ſont

ſont les effets des premiers ſentimens qui naiſſent avec nous. L'homme deſire, craint, eſpère ; ſon cœur le flatte d'une nouvelle exiſtence ; les degrés plus ou moins vifs de l'Amour, dépendent de l'idée que l'ame ſe forme de l'objet qui l'attire. Si l'homme croit voir cet objet qui peut ſeul le rendre heureux, alors ſon ſentiment l'élève & le met hors de lui-même.

Qui n'a pas connu l'Amour, ne peut le définir ; & celui qui croit le définir, l'a peu connu.

Il eſt un Amour ſage pour l'objet que le Ciel nous deſtine.

Les cauſes & les effets de l'Amour déréglé ſont bien plus faciles à connoître.

La marche du vice eſt violente, & toujours incertaine.

Celle de la vertu, tranquille & conſtante.

Dans un cœur tendre & vertueux, le ſentiment de l'Amour toujours épuré, ſemble n'éclater que pour former des ames.

Si l'homme ſe livre trop aux voluptés ſenſuelles, ſon eſprit tombe & ſe dégrade : le noble feu qu'il éprouve n'eſt fait que pour embraſer en paſſant une matière qui ne doit point l'arrêter.

Sèxe trop ſéduiſant, que n'êtes-vous privé de votre art redoutable! Vous auriez encore pour vous les graces & la nature. Le Créateur vous a formé pour plaire à l'homme, l'homme pour vous aimer, & non pour vous ſéduire : il vous a fait tous deux pour être des objets viſibles de votre amour. Sous la forme attrayante des

ſens, dans vous-mêmes c'eſt ſon image qu'il vous préſente; reſpectez-la, que vos liens ſoient ſacrés.

Compagne de l'homme, vous qui joignez mille appas aux plus brillantes vertus, ſortez des mains de la nature, parez-vous des plus belles fleurs, & venez faire la conquête d'un Sage; que l'aimable Pudeur tempère l'éclat de vos yeux; que la Bienfaiſance, l'Amitié, lui préſentent un cœur fait pour aimer: vos charmes rendront la vertu plus facile; vous donnerez au Ciel des adorateurs nouveaux, & des héros à la Patrie.

CHAPITRE V.

De l'Amitié.

JE ne prendrai jamais pour ami un homme qui me dira qu'il en a un. S'il dit vrai, je l'en félicite; mais il ſe trompe, s'il ſe flatte de pouvoir être encore celui d'un autre.

L'ami véritable ſuffit au cœur de l'homme; une diverſion étrangère à ſon objet, feroit plutôt ſon tourment que ſa félicité.

L'idée qu'on ſe forme de l'Amitié, eſt ſouvent trop forte, ou trop foible: les uns croient qu'elle n'eſt ni rare, ni difficile; les autres la regardent comme une divinité, qui ne peut habiter ſur la terre.

Si les premiers parlent de l'appa-

rence de l'Amitié, ils ont raiſon ; ſon ſimulacre eſt embraſſé par tous les hommes, & ce fantôme ſe promène en tous lieux.

Si les autres, ne trouvant point de traits aſſez forts pour peindre l'Amitié, ſe livrent à leur imagination, elle les trompe ; ils peindront un Etre fantaſtique, & non pas l'Amitié.

Mais ſi tous ont raiſonné ſur cette vertu, ſelon les divers ſentimens qu'ils éprouvent, ils ont pris ſans doute le meilleur moyen de connoître la vérité ; alors je me défie de l'amour-propre des uns, & je redoute encore plus le cœur peu ſenſible des autres.

J'ai ſouvent entendu faire le portrait de l'Amitié avec des traits ſi relevés, que je craignois qu'elle ne dai-

gnât jamais deſcendre parmi nous : on exigeoit un attachement unique, une indifférence abſolue pour ſes penchans, pour ſes gouts, un dépouillement de ſoi-même, de ſes intérêts, de ſa volonté, en un mot le ſacrifice de tout en faveur de ſon ami.

Après une pareille image, quelles couleurs emploieroit-on, ſi l'on vouloit nous peindre l'Amour divin dont le Ciel eſt embraſé ?

Non, ce n'eſt point là le portrait de l'Amitié.

Si l'homme a ſes vertus, il a ſes foibleſſes : ſupporter les unes, c'eſt le devoir de l'Amitié ; jouir des autres, ce ſont ſes délices.

Elle n'exige que de la droiture dans le cœur : douce, complaiſante, ſenſible, des vertus trop ſévères l'ef-

farouchent preſqu'autant que des paſſions trop ardentes.

Rien n'eſt moins commun ſans doute que l'Amitié : c'eſt une vérité immortelle qu'elle ne peut exiſter parmi les hommes méchans ou corrompus. Il faut donc la chercher chez un homme vertueux ; & ſi un Sage ſe rencontre rarement, quelle difficulté de trouver deux amis !

Enfin deux Sages paroiſſent-ils, cela ne ſuffit point encore : ils s'eſtimeront, ſe verront même avec plaiſir ; mais il faut qu'ils ſympathiſent, qu'ils ſe plaiſent ; il faut qu'ils ſentent l'un & l'autre cet attrait puiſſant, qui forme les nœuds de l'Amitié. L'eſtime ſeule ne fait point ce prodige.

L'Amitié eſt noble & fière ; elle

demande l'égalité : c'eſt ce qui fait dire à notre grand Poëte, en parlant de notre grand Roi :

» Henri de l'Amitié ſentit les nobles flammes ;
» L'Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames ;
» L'Amitié, que les Rois, ces illuſtres ingrats,
» Sont aſſez malheureux pour ne connoître pas. (1)

En vain chercheroit-on à ſe former un ami : l'Amitié doit être l'objet de nos déſirs ; mais elle ſera rarement le prix de nos recherches : c'eſt un tréſor que ſouvent le haſard nous fait découvrir ; c'eſt un moment heureux, une circonſtance ſinguliére : tantôt c'eſt une action noble dont on eſt témoin ; une autre fois c'eſt un mot qui nous frappe, & qui décéle une grande ame. On ſe ſuit, on s'étudie, on trouve des rapports

(1) VOLTAIRE, Henr.

avec soi-même, on croit saisir son naturel, son caractère; on se connoît enfin, & l'on découvre un ami.

Quelquefois deux hommes, qui sont nés l'un pour l'autre, se rencontrent. Entraînés par un penchant délicieux, ils s'y livrent; ils sont émus, & subitement frappés par une ressemblance qui les étonne : ils se voient l'un dans l'autre, comme dans une glace pure & fidèle; s'ils se perdent un moment, ils se retrouvent bientôt : toujours plus heureux d'être ensemble, ils se deviennent nécessaires. L'habitude consacre leur union, & leur bonheur, toujours renaissant, en perpétue la durée. Leurs gouts, leurs penchans, leurs vertus, leurs passions, sont dévoilés : leur pensée est pour eux sans nuages; &, sans gêner leur liberté,

ſouvent le déſir de l'un fait la volonté de l'autre.

Ils ſavent qu'ils ſont hommes ; & moins honteux de leurs foibleſſes, leur grande ame ſe montre à découvert : ils ſe font connoître mutuellement tous les reſſorts qui la font agir ; ils prévoient qu'il eſt des momens où leur raiſon peut s'obſcurcir, & le ſublime de leur prudence eſt d'ajouter à leur ſageſſe celle de leur ami.

Telle eſt l'idée que je me forme de l'Amitié. Si je me trompe, aimable vertu, donnez-moi un ami qui m'apprenne à vous mieux connoître.

S'il eſt des douceurs dans cette vie, c'eſt l'Amitié qui nous les donne. Les plaiſirs ſe partagent ſans s'affoiblir, & les peines, en ſe parta-

geant, deviennent plus légères.

Dans les guerres de Religion, un jeune François d'une grande naiſſance, commandoit un corps de Calviniſtes : il marche contre des troupes d'un parti contraire. Après un combat ſanglant, les premiers ſont mis en déroute. Le jeune homme dangereuſement bleſſé, eſt trouvé parmi les morts.

Un Eccléſiaſtique Catholique, qui réſidoit près du lieu où s'étoit donné le combat, le fit tranſporter chez lui, avec trois Officiers bleſſés du même parti ; ils guérirent tous par ſes ſoins. Sa douceur & ſa vertu furent ſi puiſſantes, qu'elles jettèrent des doutes dans l'ame des quatre Calviniſtes.

A peine ce jeune homme eſt-il dans ſa convaleſcence, qu'il lui dit :

Penſez-vous comme ces hommes contre leſquels nous nous ſommes battus? Oui, leur répond cet homme vertueux; ils diſent qu'ils ſont de vrais Chrétiens, & je le ſuis : nous le ſommes auſſi, repartit le Calviniſte; mais ils ſont cruels : vous voulez notre bonheur; avouez que vous penſez comme nous. Non, leur dit-il, vous êtes dans l'erreur, ils ſont dans le crime; vous entendez mal l'eſprit de l'Evangile; ils n'en pratiquent pas les maximes.

Ces paroles, prononcées avec une douceur pleine de majeſté, le frappent d'étonnement; il s'écrie avec tranſport : je ne connois pas votre doctrine; je ſuis né dans la mienne; mais avec tant de ſageſſe, l'erreur peut-elle ſe trouver de votre côté? Je cherche le vrai; j'ai toujours aimé

la vertu ; vous me la faites adorer. Il demande à s'inſtruire, & ſon cœur ſimple & docile, s'ouvre à la Foi.

Les trois autres Officiers ne ſont pas convaincus : ils doutent cependant, & ſe retirent parmi les leurs avec admiration.

Le jeune Gentilhomme conçut une ſi vive amitié pour ce nouvel Apôtre, qu'il réſolut de paſſer ſes jours avec lui. La nouvelle de ſon abjuration & de ſa tendre amitié, ne tarda pas à ſe répandre. Son parti, dont il étoit la plus forte eſpérance, en reſſentit une vive douleur.

Les plus furieux d'entr'eux méditent une cruelle vengeance, & forment la réſolution d'aller maſſacrer ſous ſes yeux ſon reſpectable ami.

Un des trois Officiers qui avoit été guéri de ſes bleſſures, découvre

le complot : il frémit, & fait partir un Exprès, pour apprendre à ſon ancien Commandant la conjuration, & le jour pris pour l'exécution.

Le jeune homme garde le ſilence, épargne à ſon ami l'ombre même de l'inquiétude ; il l'engage, par un prétexte plauſible, à s'abſenter de chez lui.

Le jour fatal arrive : il entre chez ſon ami ; ſe cache ſous ſes longs vêtemens ; contrefait ſon maintien, ſa voix ; marche aux conjurés ; ſe jette au milieu d'eux ; ſe découvre, & les fait pâlir d'effroi. » Frappez, » leur dit-il, arrachez-moi la vie, » & reſpectez les jours d'un ami qui » a ſauvé les miens.

La vertu, portée à un certain dégré, a la puiſſance de faire diſparoître le crime.

Les conjurés, terraſſés d'admiration, tombent aux genoux de leur Chef. La ſublimité de ſon ame élève la leur ; ils déſirent contempler l'homme qui l'a rendu ſi grand ; il les conduit aux pieds de ſon ami, & les conjurés rendent hommage à ſa vertu par l'abjuration de leur erreur. (1)

(1) Ce trait eſt tiré d'un Manuſcrit qui eſt tombé dans les mains de l'Auteur, & qui eſt conſervé dans les Archives d'une Maiſon illuſtre, dont les ancêtres étoient Calviniſtes.

CHAPITRE VI.

De la Prudence.

LA Prudence n'attend ſa lumière que de la vérité : elle enchaîne les événemens & les ſiècles ; le paſſé & le préſent lui font connoître les hommes, les caractères, les mœurs ; & par la marche la plus uniforme & la plus conſtante du cœur humain, elle porte ſes connoiſſances & ſes jugemens juſques dans l'avenir.

C'eſt l'ame de toutes les actions ſages, & le conſeil de toutes les vertus : elle diſcute lentement, juge avec ſang-froid, exécute avec chaleur.

Elle ſe livre peu au haſard, qui dérange quelquefois ſes combinaiſons

ſons ; mais ſi des événemens inattendus ſont échouer ſes projets, ils ne lui ôtent jamais ſes reſſources. Ferme & courageuſe, elle nous préſente dans ſes revers l'image d'un grand Général d'armée dans ſes retraites.

Les hommes reçoivent en naiſſant le germe des vertus & des vices ; les unes & les autres trouvent un terme à leurs progrès ; mais la Prudence pouſſe ſes branches comme une vigne féconde ; elle s'accroît & s'augmente dans tous les âges.

Ainſi que les graces & la beauté ſont les attributs de la jeuneſſe, la Prudence eſt l'ornement & l'apanage d'une vieilleſſe reſpectable.

Il ſemble que la Nature ménage cette reſſource à un père, pour être plus néceſſaire & plus cher à ſes enfans.

Elle rend le vieillard utile à ſa Patrie, & ne protège ſes jours que pour couronner ſes travaux.

Heureux les peuples qui ſont gouvernés par un ſage vieillard, qui poſſède encore la vigueur du génie !

D'un de ſes regards tranquilles il arme une jeuneſſe fougueuſe pour la défenſe de la Patrie, la tempère & la déſarme quand il veut.

Sa ſageſſe dicte des Loix pour le bonheur des peuples, & ſa juſtice ſévère les rend reſpectables.

La Prudence ombrage ſon front majeſtueux, & ſouvent ſon conſeil vaut mieux qu'une victoire.

CHAPITRE VII.

De la Juſtice.

LA Juſtice eſt l'enſemble de toutes les vertus; elle conſiſte à remplir ce que l'on doit à ſoi-même, ce que l'on doit à ſes ſemblables.

Je ne parle pas d'une Juſtice parfaite; elle n'eſt pas ſur la terre : mais celui qui ſait ſe commander & maîtriſer ſes paſſions, eſt le Juſte que je cherche, ou plutôt le vrai Monarque des hommes, le ſeul au moins qui ſoit digne de l'être.

S'il étoit poſſible que l'Empire du Monde fût partagé entre les hommes vraiment juſtes, ce ſeroit, je penſe, avoir une bien haute opinion de l'humanité, que de préſumer que les quatre parties de l'Univers

puſſent former quatre Monarchies.

Où eſt-il cet homme juſte ? La terre treſſailleroit de joie en ſa préſence ; il ſeroit, malgré lui, le deſpote de ſes peuples ; & ce deſpotiſme, ſi contraire à la liberté des hommes, ce genre de gouvernement dont le nom les fait frémir, ſeroit le ſeul qui les rendroit heureux.

La ſcience d'un homme juſte eſt de connoître juſqu'à quel point il doit s'aimer. Fixer des bornes à l'amour de ſoi-même, c'eſt le triomphe de la Juſtice : ce qu'il doit aux autres, eſt une loi ſacrée pour ſon cœur. Formé pour ſes ſemblables, il doit partager avec eux cet amour de ſoi-même qui lui eſt donné par la Nature : il leur doit ſa bienfaiſance pour les ſoulager, ſon courage

pour les défendre, des exemples & des vertus pour les rendre meilleurs.

Chaque homme eſt ſon Monarque : ſi la Juſtice regne avec lui, il eſt plus grand que tous les Rois ; il a des vices à réprimer. Si ſes paſſions ſe déchaînent, ce ſont des Sujets rebelles & ſéditieux, qu'il doit faire rentrer dans l'ordre.

Sa haute ſageſſe le fait marcher à la lueur des grandes vérités. Le temps ſi long, ſi accablant pour les ames légères, eſt pour lui plus rapide que la fléche qui vole dans les airs ; & puiſqu'il ne peut l'arrêter, il marque toutes ſes heures par un nouvel acte de vertu : il plaint ces créatures inſenſées, qui ſe laiſſent entraîner ſans ceſſe par un tourbillon de fumée ; il ne voit dans l'homme que ſa mort & ſon im-

mortalité ; il ſait qu'avant que nous tombions nous-mêmes, tout tombe ; & que nous traverſons le Monde comme un nuage traverſe les cieux.

Abandonner ſes jours au haſard & à la frivolité, c'eſt la plus haute injuſtice que l'on puiſſe faire à ſoi-même.

Tout ce que les charmes des ſens nous préſentent, ſont des fantômes qui s'évanouiſſent ; le temps & la vertu ſont les ſeuls biens qui nous appartiennent : ſoyons avares de nos heures ; elles ſont, en paſſant, les témoins de nos actions ; qu'elles en ſoient les dépoſitaires ; elles iront avant nous les porter dans la balance de la Juſtice ſuprême.

Etre juſte, c'eſt pratiquer les maximes les plus héroïques de la ſageſſe

humaine ; c'eſt s'aſſurer un port tranquille dans la vie la plus agitée.

L'homme juſte ſe ſuffit : il trouve en lui ſeul des amis & des ſages : pour lui la ſolitude a mille attraits ; le travail eſt plein de charmes, & ſon ame enſevelie dans une méditation délicieuſe, ſe nourrit de ſes penſées.

La Nature eſt pour l'homme ordinaire un voile qui dérobe à ſes foibles regards la majeſtueuſe préſence du Dieu qui la ſoutient. Le Juſte le découvre par-tout ; il lui ſemble appercevoir ſon doigt immortel parcourir le cercle du Monde, & balancer le ciel & la terre pour le bonheur des hommes. La Nature eſt pour lui un Livre, qui, ſous mille traits différens, lui preſcrit ſes devoirs.

Les opérations de la Nature ſont

lentes, mais ſures, & donnent la maturité à ſes fruits : tels ſont, dit-il, les mouvemens réglés de la Prudence ; tels doivent être les progrès de l'entendement & de l'eſprit humain.

Le Soleil ſe lève pour tout l'Univers ; il lance ſes feux & les tempère ; c'eſt l'image de la Juſtice.

Le jour anime la Nature ; tous les Etres ſont en mouvement ; la terre rafraîchie exhale ſes parfums, ſe colore des plus belles fleurs ; le jour appelle les hommes au travail, & le ſilence de la nuit les invite au ſommeil.

Il voit dans ce brillant tableau, que l'homme eſt né pour la peine, & que ſes plaiſirs ſont le fruit de ſes travaux. La mer & ſes tempêtes lui repréſentent l'ame & ſes paſſions ; cet océan furieux qui menace d'en-

gloutir le globe, s'arrête & se brise sur le grain de sable posé par l'Eternel. Cette puissance cachée qui repousse les flots, c'est la raison de l'homme, c'est cette puissance immortelle qui nous anime, & que nous sommes maîtres d'opposer à nos sens.

Lieux sauvages, quels secrets cachent votre solitude! Il semble que la Nature ait voulu vous dessiner avec un pinceau plus fier que le reste du Monde. Vous inspirez au Juste une frayeur sacrée; vous lui apprenez, par les beautés terribles que vous renfermez dans votre sein, que le Sage doit quelquefois se recueillir & rentrer en lui-même, & que celui qui n'a point marché dans vos sombres retraites, n'a pas connu la Nature.

C'eſt dans votre ſilence qu'il oſe interroger ſon Créateur. En ces momens tranquilles, il deſcend dans ſon ame, y porte la lumière, & ce calme heureux qui fait regner la Juſtice.

La connoiſſance de ſoi-même eſt ſans doute l'étude la plus noble de l'homme, puiſqu'elle approche le plus de la Divinité qui l'a fait à ſon image.

C'eſt dans cette étude profonde qu'il voit ſon néant. Bientôt cette puiſſance immortelle qui l'anime, lui fait ſentir ſa noble exiſtence; cette flamme divine le porte vers les cieux, où eſt ſon centre. Glorieux de ſon Etre, le Juſte, libre & indépendant, ne voit rien au-deſſus de lui que Dieu même.

L'ambition réunie de tous les

conquérans, eſt moins vaſte que les nobles déſirs de ſon cœur : de même qu'il eſt par ſon Etre une portion de la nature humaine, de même auſſi tous les hommes lui ſemblent une partie de ſon Etre : il voudroit faire le bonheur de tous ſes ſemblables, pour rendre le ſien plus parfait. Ce ſentiment généreux eſt pour ſon ame un beſoin qu'il cherche ſans ceſſe à ſatisfaire.

Le Juſte écarte loin de lui la médiſance ; il écraſe la calomnie comme un ſerpent. Son ame eſt une ſource pure, dont le criſtal ne ſe trouble & ne s'altère jamais ; ſa prudence le garantit des embuches des hommes inſidieux, & ſon courage repouſſe l'attaque des méchans.

Une noble indignation eſt ſa ſeule colère ; le cri de l'opprimé l'en-

flamme ; il court pour le défendre : à ſon aſpect tombe le maſque de l'hypocriſie, & la vérité lui montre l'innocence ; il la couvre de la Loi, & fait étinceler le glaive autour d'elle.

Magiſtrats incorruptibles, qui rendez la Juſtice aux hommes, que vous êtes vénérables à nos yeux ! Vous méritez nos hommages. Ce guerrier qui défend la Patrie, doit ſouvent ſa gloire au haſard : pour vous c'eſt la vertu qui vous la donne ; les lauriers ſont pour lui, & nos cœurs ſont à vous.

O Juſtice Eternelle, qui veillez ſur ceux qui nous jugent, éclairez-les de votre divine lumière ! Ce ſont des hommes, & trop ſouvent l'erreur eſt pour l'homme. Mais, s'il en eſt un parmi eux qui ſoit aſſez ſcélé-

rat pour ſe laiſſer corrompre, effacez ſon nom de deſſus la terre; qu'il ſoit déchiré par ſes remords; que la voix plaintive de l'orphelin vienne troubler ſon repos; que l'ombre de cet infortuné, dont il a fait couler le ſang innocent, le ſuive juſqu'au tombeau, & le réveille au jour de la Juſtice.

CHAPITRE VIII.

Du Courage.

LE Courage eſt la force réunie de toutes les vertus. L'homme, pour ſe former une idée de la vertu, a pu lui donner différens attributs, & la morceler, ſi l'on peut s'exprimer de la ſorte, en vertus particulières, telles que la Juſtice, la Modération, le Courage, &c.

Mais il eſt auſſi difficile d'en poſſéder une éminemment, ſans les réunir toutes, que de former un vice de la vertu même. La diviſer, c'eſt la détruire : elle eſt une par ſon principe, indiviſible, éternelle comme lui; ſes actes ſe produiſent, il eſt vrai, ſous divers caractères.

La vertu dans ſa perfection eſt Dieu même; & comme nous n'en ſommes qu'une foible image, on peut concevoir un homme plus ou moins vertueux; mais il eſt difficile de ſe le repréſenter avec une vertu ſeule & iſolée, qui ſe confond au milieu de ſes vices.

J'écris ſur le Courage; c'eſt une vertu, ſans doute, & ce ſeroit peu le connoître, que d'en faire le principe de ces actions éclatantes, mais audacieuſes, qui ne dérivent que des paſſions les plus déréglées.

Les noms de Courage & de Valeur ſe confondent aiſément dans notre eſprit: mais ſi la raiſon rejette l'inexactitude des idées, on ne peut diſconvenir auſſi que les termes ne ſoient de pure convention parmi les hommes. Il me ſemble qu'en faveur

du préjugé de la Nation, on pourroit réſerver le nom de Valeur pour ces actions vives & téméraires qui ſont utiles à la Patrie.

Employons le nom de Courage, pour caractériſer cette force d'ame qui fait les grands hommes.

Si des actions hardies ſont ſouvent glorieuſes à l'Etat, pourquoi les conſacrer par l'empreinte du vice? La vertu ſeule ne défend pas les peuples; elle eſt faite pour les commander & pour vaincre par eux; & ſi la Patrie n'avoit pour défenſeurs que ce petit nombre d'hommes vraiment courageux, nous ſerions bientôt dans les fers.

Je ſuis bien éloigné de vouloir abuſer du nom de Valeur, pour ternir l'image que nous offre le vrai Courage, puiſque je me ſervirai de

ce terme pour désigner les actes féroces des animaux.

Si ces expressions blessent quelques Lecteurs difficiles, qu'ils sachent que Socrate lui-même laissoit volontiers les termes au choix des Sophistes qu'il combattoit ; il suffisoit à ce grand homme qu'ils n'en fissent pas usage pour confondre les idées & embrouiller la vérité des choses.

Pour juger sainement des actions des hommes, il faut les considérer suivant les causes qui les produisent & les objets qui les déterminent.

Ne pas craindre la mort, la supporter avec fermeté, la braver même : voilà, sans doute, l'image la plus brillante de la Valeur ; mais souvent aussi c'est l'effet d'un désespoir aveugle, ou d'une passion effrénée, qui franchit tout obstacle.

Le vrai Courage eſt une vertu qui ne doit produire que des effets louables & utiles; elle ne peut agir que par des moyens juſtes & ſages. Toute action de Valeur qui part d'un autre principe, ceſſe d'être vertu. Corrompue dans ſa ſource, elle ne peut être nommée Courage : elle porte ſon maſque aux yeux de la plupart des hommes; mais le Sage n'y voit que ſon fantôme.

Je penſe que la Valeur doit avoir un caractère particulier, ou plutôt un attribut diſtinctif d'un homme à un autre homme; attribut qui nous eſt commun avec tous les animaux; les uns ſont valeureux, les autres puſillanimes.

L'inſtinct des animaux valeureux fait ſervir ce naturel pour aſſouvir leur appétit féroce.

La raiſon de l'homme le conduit au bien; ſes paſſions & ſes vices le détournent vers le mal. La nature a, pour ainſi dire, placé dans le cœur de l'homme intrépide cette portion du Lion, (1) qui le diſtingue de tous les animaux. Il ſemble que ſa valeur ſoit dans ſon ſang.

Elle n'eſt pas plus une vertu qu'un vice : c'eſt un préſent de la nature, & un moyen de plus qu'elle donne à l'homme pour faire briller ſes vertus, ou rendre ſes paſſions plus redoutables.

Sa timidité n'eſt pas un vice de

(1) Fertur Prometheus addere principi,
Limo coactus particulam undique
Deſectam, & inſani Leonis
Vim ſtomacho appoſuiſſe noſtro.
HORATIUS.

l'ame, mais la privation d'une chaleur particulière du ſang, ou d'une certaine conſtitution qui ne dépend pas de lui.

Un homme peut avoir un eſprit ſupérieur, & être puſillanime; la Valeur peut ſe trouver éminemment dans un homme très-borné & preſque ſtupide.

Cette qualité accompagne ſouvent l'imprudence, l'ambition & l'orgueil.

Nous venons de tracer une idée de la Valeur naturelle & phyſique de l'homme; cherchons à connoître les caractères du vrai Courage, c'eſt-à-dire, de cette vertu morale que l'on appelle force.

Reconnoîtra-t-on ſes traits ſublimes dans l'ame de ce furieux, de ce ſoldat forcené, qui ne reſpire que

le ſang, & ne voit dans la guerre que la deſtruction de ſon ſemblable? Sa valeur n'eſt qu'une frénéſie, une fièvre qui fait la maladie de l'ame, & non ſa force & ſa vertu.

Trouverons-nous ce Courage dans cet homme accablé par la douleur? Il ne voit que la mort pour le terme de ſes maux; ſes noirs accès redoublent; ſa raiſon, prête à s'éteindre, ne lui préſente qu'une triſte lueur; il ne s'en ſert que pour deſcendre dans le tombeau. Eſt-ce lâcheté ou vertu? Non, c'eſt le délire de la Valeur.

Un Sage du Paganiſme ſouffre avec conſtance tous les maux de la vie. Prêt à perdre la liberté, il ne peut y ſurvivre, & ſe donne la mort. Eſt-ce lâcheté ou vertu? Non, c'eſt la foibleſſe d'une ame courageuſe.

Où réſide donc le Courage ? Dans l'ame du Sage, vous répondra Socrate.

Quelle ſublimité ! quelle lumière nous développe-t-il, quand il parle du Courage aux plus braves des Athéniens ! Il confond ces faux-Philoſophes de la Grèce, qui, abuſant des ſciences humaines, corrompoient l'eſprit & les mœurs de ſa Patrie. Sous l'apparence des vertus, ils ne préſentoient que des vices ; ils dictoient la loi du bonheur, & ne laiſſoient que la reſſource du déſeſpoir. L'orgueil étoit la baſe de leur modération ; leur juſtice n'étoit que menſonge ; & cet homme immortel fit voir que dans leur Courage il n'y avoit que foibleſſe & lâcheté ; mais le ſupplice attendoit Socrate, & l'Univers l'erreur.

Sommes-nous plus éclairés que cette Nation qui ne connoiſſoit point de peuple ?

Suivons Socrate, & développons la penſée de ce vaſte génie, créé pour entrevoir, dans les ténèbres du Paganiſme, des vérités éternelles.

Notre volonté ne ſe porte jamais qu'à ce qui lui plaît le plus.

Il n'y a que le bien qui lui plaiſe, ou ce qu'elle prend pour le bien : il répugne à la nature de l'homme de courir au mal comme mal ; & quand on eſt forcé de choiſir entre deux maux, on ne trouvera perſonne qui choiſiſſe le plus grand, s'il dépend de lui de prendre le moindre. Notre bonheur dépend donc du choix entre la volupté conſidérée comme *bien*, & la douleur conſidérée comme *mal* : on n'eſt malheureux, que

parce qu'on ſe trompe dans le choix. Nos malheurs ne viennent donc que de l'ignorance ; car perſonne ne veut être malheureux.

D'après ces principes inconteſtables, Socrate dit que le Courage n'eſt que la connoiſſance *des choſes terribles*, & *de celles qui ne le ſont pas* ; &, par la raiſon contraire, la lâcheté eſt l'ignorance de ces mêmes choſes.

Le vrai Sage a toujours devant les yeux le paſſé, le préſent & l'avenir. Son unique ſageſſe conſiſte dans la ſcience qu'il a de meſurer, pour ainſi dire, la grandeur & l'étendue des maux & des biens qui l'environnent, & de ceux qu'il attend ; la connoiſſance qu'il en a eſt la meſure de ſon courage. Il recherche les plus grands biens, avec la même force

qu'il emploie pour éviter les plus grands maux ; il eſt maître de lui-même, des événemens & de ſes paſſions.

Quel intrépide courage cette connoiſſance ne doit-elle pas produire ? En effet, la crainte n'eſt autre choſe que l'*attente d'un mal ;* & quel eſt l'homme qui voudra courir après ce qu'il craint, lorſqu'il pourra marcher avec fermeté au-devant de ce qu'il ne craint pas ?

Ce qui démontre la profondeur du raiſonnement de Socrate, c'eſt que l'homme courageux & le lâche ſont conduits par les mêmes principes : ils ne diffèrent entr'eux que par la connoiſſance que l'un a des biens & des maux, & par l'ignorance que le lâche a des uns & des autres.

En effet, les hommes courageux ne ſe livrent point aux *choſes terribles*, puiſque c'eſt un mal ; ils ſe portent donc à celles qui paroiſſent leur procurer le plus grand bien, & qui leur préſentent le moindre péril.

Les lâches agiſſent de même ; ils tendent au même but ; ils ſont donc dans les mêmes principes : mais les hommes courageux agiſſent toujours avec connoiſſance. Après avoir calculé & meſuré les maux & les biens, ils ne ſe trompent jamais dans le parti qu'ils prennent ; car ils connoiſſent ce qui eſt terrible & ce qui ne l'eſt pas.

Le lâche au contraire agit ſans connoiſſance, & met la ſureté où eſt le danger, & le danger où eſt la ſureté ; il ſe trompe ſans ceſſe, &

embraſſe le mal, croyant ſe livrer au bien.

La plupart des hommes ne veulent pas convenir de ce principe; ils ſoutiennent au contraire que nous commettons le mal, quoique nous le connoiſſions, qu'il dépend de nous de l'éviter, & que nous refuſons de faire le bien avec une entière connoiſſance, & un plein pouvoir de le ſuivre : ils attribuent une conduite ſi contradictoire aux charmes préſens de la volupté qui les entraîne.

Socrate prétend le contraire, & le prouve.

C'eſt une vérité immortelle que l'homme ne veut que ſon bien.

La volupté eſt un bien, la douleur eſt un mal : la volupté qui conduit à la douleur, eſt donc un mal.

Dire que l'homme voit le mal & s'y livre, c'eſt dire qu'il évite le bien, fait le mal, parce qu'il eſt entraîné par le bien ; ce qui eſt abſurde.

Le Philoſophe Grec attribue l'étrange contradiction de la conduite de l'homme, non à ces objets agréables qui le ſéduiſent & à la volupté qui l'entraîne, mais à un ſens dépravé qui le plonge dans l'erreur, & qui lui cachant le péril, le laiſſe dans l'ignorance des choſes *terribles* qui l'environnent, & des maux qui le menacent.

Il ne prive point l'homme de ſa liberté ; encore moins aſſure-t-il que ceux qui font le mal, le commettent malgré eux ; il dit ſeulement que les ténèbres & l'erreur s'emparent de leur eſprit, & leur ôtent cette ſageſſe, qui ſeule peut apprendre

à mesurer la grandeur des biens & des maux.

Nous entrevoyons ceux que nous préparent l'intempérance & tous les excès ; mais nous les voyons si foiblement, si différens de ce qu'ils sont, que ce n'est pas les voir. Livrés à nous-mêmes, à nos passions, à nos vices, tout conspire à nous tromper : on attribue les maux à la constitution, aux circonstances, à la fatalité ; on se livre au présent, on s'étourdit sur l'avenir, & le flambeau de la raison disparoît.

Cette science de la sagesse est un don du Ciel. Dieu seul peut instruire les hommes : c'est ce que Socrate fait entendre évidemment, lorsqu'il nous dit que c'est une science qui ne peut s'apprendre. Mais écoutons ; Dieu parle :

» A moi appartiennent le Conſeil, » l'Equité, la Prudence, le Coura- » ge & la Force : c'eſt par moi que » les Rois regnent, & que les Lé- » giſlateurs établiſſent des Loix juſ- » tes ; c'eſt par moi que les Prin- » ces commandent, & que les Puiſ- » ſances de la terre décernent la » Juſtice.

Socrate, ſans doute, avoit entendu ces paroles avant nous, (1) quand il dit que dans cette ſcience ſeule réſident la Sainteté, la Juſtice, la Modération, le Courage & la Force.

En effet, c'eſt dans cette connoiſſance de la vérité que l'homme trouve ſes délices & ſa conſolation ; il y

(1) On aſſure qu'il avoit trouvé dans un Manuſcrit Phénicien le Livre de la Sageſſe de Salomon.

prend ce Courage héroïque, qui lui fait enchaîner ſes paſſions. Maître de lui-même, il apprend à ſouffrir avec conſtance, à mourir avec fermeté.

Cette vérité anime ces guerriers, ces défenſeurs de la Patrie; elle ſeule en fait de grands hommes; elle forme ces Magiſtrats intègres & ſi révérés, dont le cœur n'eſt qu'à la Juſtice & aux Loix, qui ne ceſſent d'aimer leurs Maîtres, fuſſent-ils injuſtes, & de chérir leur Patrie, fût-elle ingrate.

Molukc, Roi de Fez, s'étoit rendu célèbre par ſa Juſtice & par le bonheur de ſes peuples. Il fut attaqué d'une maladie mortelle, lorſque les Portugais entrèrent dans ſes Etats avec une armée puiſſante : il appelle ſes Généraux & ſon frère.

Voici, leur dit-il, le moment de repouſſer l'injuſtice & la violence : je ſens que je ne puis pas long-temps défendre mes peuples ; la prudence exige que j'évite les haſards d'une bataille ; il faut s'aſſurer la victoire ; nos ennemis s'avancent indiſcrétement ſur nos terres ; je veux employer le peu de jours qui me reſte à les affoiblir par des marches & des contre-marches, & les éloigner de leurs vaiſſeaux. Je vous charge de mon armée, mon frère ; faites-la marcher devant les ennemis ; retirez-vous enſuite ; ſuivez le plan que je vous trace ; j'aurai la vue ſur vous ; mais ſur-tout n'engagez aucun combat ; l'inſtant de vaincre n'eſt point encore venu. Quand je me ſentirai près de ma fin, j'irai me mettre à votre tête ; nous marcherons

à la victoire, & je consacre mon dernier jour à la liberté de mon peuple.

Ses ordres s'exécutent, les ennemis affoiblis sont attirés loin du rivage de la mer. Enfin le moment prévu par ce grand Roi arrive. Foible & expirant, il se fait porter sur son palanquin, range son armée en bataille, parcourt tous les rangs, exhorte, presse, anime au combat. Plus le péril est grand, plus son ame s'élève : il voit tomber deux Rois sous les coups de ses soldats. L'ennemi qui n'a plus de retraite, redouble ses efforts ; & par des prodiges de valeur, enfonce l'aile gauche de l'armée ennemie. Molukc s'en apperçoit ; rien ne l'arrête ; l'épée à la main il s'élance & se précipite dans la mêlée ; ce dernier trait de

courage épuiſe ſes forces ; il ſuccombe. A peine retrouve-t-il ſa voix pour ordonner que l'on cache ſa mort à ſon armée : il expire, tenant le doigt ſur ſes lèvres, pour commander le ſilence à ceux qui l'environnent.

Ses Sujets furent vainqueurs ; mais leur Roi n'étoit plus.

Le lâche qui fuit eſt mort avant de tomber.

L'homme courageux commande même après ſa mort.

Nous avons conſidéré l'homme dans toute ſa force ; voyons-le attaqué par toutes ſes paſſions, ou plutôt conſidérons-le d'abord dans ſa foibleſſe.

Nous allons parcourir de nouveaux climats ; le pays que nous quittons eſt un domaine qui appartient

à la raiſon de l'homme, mais qu'il habite bien peu ; retournons dans ſa Patrie ; le calme ceſſe, & nous voici dans la tempête.

Fin de la premiere Partie.

DE L'HOMME MORAL.

SECONDE PARTIE.

DES VICES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Foibleſſe.

IL n'eſt point pour l'homme de plaiſirs purs & ſans mêlange ; l'inſtant rapide qui ſe trouve entre la douleur & la joie, eſt le ſeul moment de ſa félicité. La ſuſpenſion momentanée du beſoin qui l'afflige, fait ſon plaiſir, la

manière de le gouter, ſa volupté.

Sa foibleſſe porte dans le ſein même de ſa joie, la triſteſſe & la ſatiété.

Je penſe que, ſi l'homme le plus avancé en âge, pouvoit raſſembler toute l'étendue & la durée de ſes plaiſirs, quelques mois ſuffiroient pour calculer ſa vie : j'en excepte la plus tendre enfance ; encore a-t-elle en partage les cris & les larmes. Ses plaiſirs ſont néanmoins plus purs, parce qu'ils ſont ſimples.

L'homme naît à l'ombre de la juſtice éternelle ; le Créateur ſemble ſourire à ſon aurore ; il protège ſon berceau ; ſon bonheur eſt le prix de ſon innocence, & la preuve qu'il ne peut être altéré que par nos paſſions : en un mot, la vie eſt une chaîne plus ou moins peſante ; les Rois

la traînent comme nous ; en vain les flatteurs veulent-ils la soulever ; elle s'appesantit sur eux, & le Monarque n'est pas plus libre.

Presque toutes nos actions portent l'empreinte de la Foiblesse ; la vanité sur-tout en est le principal mobile. Notre esprit incertain vacille comme l'ombre, & nos desirs se succèdent & se détruisent. Quelle vicissitude dans notre volonté ! Le cœur a-t-il opté ? L'objet choisi nous montre des défauts ; nous ne sommes jamais satisfaits ; rien ne nous fixe, & tout nous laisse dans le cœur un vuide, image du néant.

Notre Foiblesse corrompt les sources les plus pures ; & nos passions embellies par l'art le plus séducteur, nous font rejetter la simplicité de la Nature.

Il eſt impoſſible à l'homme d'être tout-à-fait vertueux ou tout-à-fait méchant. Le plus ſage eſt celui dont les vices ſouillent moins la vertu; c'eſt par eux qu'il connoît qu'il eſt homme.

Il n'exiſte pas non plus un Etre aſſez monſtrueux pour n'avoir que des vices; ſon exiſtence eſt impoſſible, puiſqu'il ne connoît le vice que parce qu'il connoît la vertu: elle naît avec nous cette vertu immortelle; c'eſt la conſcience des hommes. (1)

Mais où paroît davantage la Foibleſſe, c'eſt dans la connoiſſance des grandes vérités. Il ſemble qu'on s'étudie à ſéduire cette raiſon que

(1) Le ſentiment intime nous dit qu'elle exiſte, puiſque nous exiſtons nous-mêmes.

le Ciel nous a donnée; elle ſert à nous égarer; la juſtice du Ciel nous étonne; on la craint peu, parce qu'elle eſt inviſible comme ſon Dieu; celle des hommes nous alarme & nous retient, parce qu'on l'entend & qu'on la voit. La vérité nous offenſe; on n'a point le courage de la dire, encore moins celui de l'entendre.

Nous naiſſons au milieu de toutes ces Foibleſſes : les ames les plus fortes, il eſt vrai, excluent la médiocrité; elles ont de grandes vertus ou de grands vices. Les ames foibles & molles forment cette multitude qui couvre la terre.

Parmi les paſſions & les vices qui nous tyranniſent, il me ſemble qu'il en eſt d'analogues à la trempe de nos ames. L'Orgueil, l'Ambition,

la Licence, (1) ſont les Foibleſſes des ames fortes : la Vanité, la Jalouſie, l'Envie, la Flatterie, la Colère, l'Avarice, la Cruauté même, ſont les vices des ames foibles.

Je ſuis pourtant bien éloigné de prétendre que la paſſion qui domine dans les hommes doués d'une ame forte, les empêche d'être quelquefois foibles, & ſujets par conſéquent aux vices qui ſont produits par la foibleſſe. Quand ils s'y livrent, leur naturel les porte aux derniers excès ; mais ces vices qui ne dominent point en eux, ne conſtituent pas leur vrai caractère, & ne peuvent

(1) Par ce mot je n'entends pas un défaut de pudeur ; les ames foibles en ont ſouvent moins que les autres ; mais je parle d'une Licence effrénée qui foule aux pieds les Loix divines & humaines.

être les mobiles des plus grandes actions de leur vie.

J'ai dit que les vices, ainſi que les vertus, ſe tenoient; mais il eſt une diſtance entr'eux dans la chaîne qui les embraſſe; & c'eſt le point de cette diſtance qui fait l'objet de mes recherches.

Nous ne connoiſſons rien de plus grand qu'Alexandre; ſon Hiſtoire eſt pleine de généroſité & de clémence, d'orgueil & d'ambition. S'il a ſouillé ſa vie par des actions cruelles, ce ſont des actes momentanés produits par l'intempérance ou par la ſuperſtition. Dans l'excès de l'une il tue Clitus, &, par la foibleſſe de l'autre, dévoue quatre-vingt mille Cubéens aux manes d'Epheſtion.

CHAPITRE II.

Des différentes formes que prend l'Amour-propre.

J'ALLOIS parler de l'Amour-propre comme principe de tous les vices, ſans m'appercevoir que ce principe même nous lie à la vertu.

Il eſt certain que l'Amour-propre renferme une des loix de la Juſtice; & c'eſt auſſi ce qui m'a fait dire, dans le Chapitre qui la concerne, que ſavoir fixer des bornes à l'Amour de ſoi-même, eſt le triomphe de la Juſtice.

En effet, l'Amour-propre eſt corrompu par les ſens; les vices & les vertus ſe contrarient & s'attaquent ſans ceſſe. Les vices combattent pour

les ſens périſſables comme eux, mais viſibles; la raiſon combat pour la vertu immortelle comme elle, mais inviſible : elle devroit triompher, ſi l'homme n'étoit pas ſi ſenſible & ſi foible.

Nous tenions donc encore à la vertu par un fil; mais le fil eſt rompu.

L'homme ne peut exiſter ſans l'Amour de lui-même; & cet Amour qui naît avec lui, le porte à s'aimer avec excès : cet amour ſe gliſſe dans toutes ſes penſées; elles conſervent toujours ſon empreinte ineffaçable.

L'homme ne voit les objets que dans ce miroir magique; ce n'eſt point un confident flatteur, mais un maître abſolu qui ſe plaît à nous corrompre : il excuſe nos défauts, loue nos foibleſſes, & nous fait trouver des vertus dans nos vices; il

remue notre ame par des reſſorts différens, ſelon nos caractères, notre conſtitution & nos forces.

Il offre à l'homme fougueux des objets vifs & puiſſans ; alors il ſe développe, s'élève & ſe préſente ſous la forme de l'orgueil.

Dans les ames foibles, il fait agir des objets frivoles & légers qui les ſéduiſent ; il ſe met en ſpectacle, il étale toute ſa pompe, & ſe tranſforme en vanité.

Enfin ces vices ont des caractères frappans qui les diſtinguent ; mais leur cauſe eſt la même, & je penſe que notre vanité & notre orgueil ſont l'Amour-propre, modifié ſous deux formes diverſes.

L'orgueil nous préſente le fantôme de la gloire ; il nous montre des honneurs, des richeſſes & des tro-

phées. L'homme ſéduit marche à la lueur qui le trompe ; il court à ſa chimère, la défend par ſa valeur, emploie pour la réaliſer toutes ſes paſſions réunies ; il ſe croit ſupérieur à tous ſes rivaux ; le moindre obſtacle l'irrite & l'enflamme.

Ces inſenſés méritent moins notre indignation que notre pitié. De fortes images les entraînent ; on les voit le plus ſouvent combattre au grand jour ; &, s'ils ſe cachent, on voit reparoître bientôt leurs têtes audacieuſes.

Il n'en eſt pas de même de ces faux-ſages, qui affectent la plus grande retenue ; leurs vices ſont réfléchis ; ils dépoſent dans le fond de leur ame l'immenſité de leur orgueil ; ils ſe déguiſent ſous des dehors modeſtes ; leur marche eſt ſure ; leur

impatience même eſt tranquille ; leur fauſſe ſimplicité n'eſt qu'une ſuperbe hypocriſie ; ils ne ſe maſquent que pour obtenir des éloges plus flatteurs.

Quel eſt cet homme dont le maintien ſeul annonce la fierté ? Il veut, par le ſon de ſa voix, montrer la ſupériorité qu'il penſe avoir ſur vous. Dans ſon orgueil ſuprême, il ſe croit le deſpote de ceux qui l'approchent : s'il a l'air de vous entendre avec complaiſance, il veut qu'on l'écoute avec admiration.

Quel eſt cet autre qui paroît inquiet ſur un grand théâtre ? Sa timidité même eſt un effet de ſon orgueil ; il craint de ne pas être aſſez applaudi par des hommes qu'il n'a pas ſubjugués. Malheur à ceux dont il entendra l'éloge ! Il ne veut voir

que

que lui ; il détruit tout ce qui l'environne. Le mérite qui brille à ſes yeux, eſt toujours déprimé ; il blâme ou ſe tait ; ſon ſilence eſt le ſuffrage le plus flatteur.

Voyez ces hommes audacieux, enflés de leur rang & de leur fortune, & ſur-tout d'un nom que leurs aïeux n'ont jamais porté.

Celui-ci voudroit qu'on ne s'occupât que de lui ſeul : il cherche à nous perſuader, que s'il commandoit une armée, tout l'Univers retentiroit du bruit de ſes victoires ; que ſi les rênes de l'Etat paſſoient dans ſes mains, le Royaume ſeroit floriſſant. Cette eſpèce de Monarque raſſemble autour de lui ſes lâches courtiſans. Dur, opiniâtre, inflexible, il craint de trouver des amis ; il ne lui faut que des flatteurs.

Il n'eſt point d'excès dont l'Orgueil ne ſoit capable. Les hommes ſeroient trop à plaindre, s'il traînoit toujours après lui le caractère de la cruauté; mais l'Orgueil va rarement avec la Foibleſſe; & pour être cruel, il faut être foible.

Suivons ce Protée dans toutes ſes formes.

Ce que j'entends par vanité, eſt la vraie folie de l'ame. Les Annales du Monde ſont ſes faſtes : c'eſt elle qui ſouvent eſt la cauſe des guerres les plus cruelles; elle regne ſous l'apparence des plaiſirs & du bonheur, & ſon art de regner eſt celui de la diſſimulation.

Cette idole eſt révérée dans tous les âges, par la plupart des hommes. Les femmes ſur-tout étendent & ſoutiennent ſon pouvoir; elles promè-

nent par-tout l'image d'une Divinité qui leur eſt chère ; les plus beaux jours lui ſont conſacrés ; elle embraſſe l'Univers, & fait mouvoir les reſſorts qui le gouvernent. La vanité, ſuivie des plaiſirs & de la volupté, ſéduit ſes adorateurs par des preſtiges toujours nouveaux : ſon ombre légère ne les quitte jamais ; c'eſt elle qui apprend à la beauté que tout doit être ſoumis à ſes charmes ; elle exagère le prix de ſes conquêtes. Si elle ne donne point le courage, elle donne cette diſſimulation perfide qui fait tout oſer.

Toutes les paſſions ſervent la vanité : pour elle l'Intérêt, l'Avarice troublent l'ordre du monde ; on déchire les entrailles de la terre ; on couvre la Mer de vaiſſeaux, pour fournir aux hommages qu'on lui rend.

Si l'Amour fait appercevoir un rival, la vanité jure ſa perte ; la jalouſie, la haine arment les hommes ; l'hypocriſie maſque les femmes, & leur fureur ſe cache ſous les dehors attrayans de la douceur & de la beauté. Enfin le triomphe des femmes, ou plutôt de la vanité, c'eſt d'attaquer la vertu même. Peu ſatisfaites d'enchaîner un homme ordinaire, il leur faut des héros pour eſclaves & pour complices ; & ſi l'ame du héros n'eſt pas aſſez forte pour réſiſter à leurs projets inſenſés, elles le plongent dans la molleſſe, l'endorment, & finiſſent par le mépriſer, en s'applaudiſſant de leurs ſuccès : il eſt cependant des femmes fortes & courageuſes, qui pourroient ſervir de modèles aux plus grands hommes.

Si la vanité ſe montre ſouvent avec

les dehors de la gaieté, quelquefois elle prend les traits de la mélancolie. Sous l'appareil lugubre de la triſteſſe, je vois un homme accablé d'ennui; dans ſa noire démence, il fait élever ſon mauſolée : l'Orgueil lui préſente un ſuperbe modèle; ſa vanité ſe plaît à y deſcendre. En admirant ſon tombeau, il oublie ſa pouſſière.

Pendant que la vanité fait agir les vices pour corrompre les cœurs, elle fait marcher la folie devant ces têtes frivoles : ce ſont moins nos paſſions que notre folle vanité, qui inſpirent aux Sages le mépris qu'ils ont pour la plupart des hommes.

Tel eſt ce perſonnage ridiculement minutieux & méthodique, qui réunit tous les attributs de la fatuité. Perſonne ne connoît mieux les uſages; il parle ſans ceſſe des Grands.

Recherché dans tout ce qu'il dit, compaſſé dans tout ce qu'il fait, le moindre dérangement dans ſa coëffure le déſole; un atôme ſur ſes habits le déſeſpère. Si un homme du premier mérite arrive dans un cercle où il eſt, il l'examine, le meſure des yeux; ſon maintien, ſon regard, rien ne lui échappe que l'homme même. Si par malheur il eſt trop négligé dans ſa perſonne, s'il ſalue, ou s'il s'aſſied avec peu de dextérité, il eſt jugé ſans retour, & mon fat ne voit en lui que l'homme le plus ordinaire. (1)

(1) Que je hais & mépriſe ces gens qui ſupportent plus mal-aiſément une robe mal faite, qu'un eſprit de travers, & qui regardent à ſa révérence, à ſon maintien, à ſes bottes, quel homme il eſt. MONTAGNE.

Les ames de cette trempe décident toujours du

Quels ſpectacles riſibles la vanité ne donne-t-elle pas au vrai Philoſophe !

Celui-là marche rapidement, s'arrête, étudie ſes geſtes, s'admire : l'un promène avec faſte un ruban qu'il a ſur lui ; un autre affecte de le ſaluer, pour faire voir qu'il en eſt connu.

L'imagination eſt un miroir qui ne préſente que des idées fantaſtiques & folles.

Que de portraits à faire ! Mais je ne puis rien fixer, le vent emporte tous mes modèles.

---

mérite, par quelque rapport qu'elles trouvent entre elles & celui qu'elles jugent. Un maître à danſer ne pouvoit concevoir que ſa Nation eût choiſi Mylord *** pour Chancelier de la Grande-Bretagne. Il donnoit pour preuve de ſon peu de mérite, que jamais il n'avoit pu en faire un bon danſeur.

CHAPITRE III.

De l'Ambition.

L'Ambition eſt un amour exceſſif de nous-mêmes, fomenté par l'Orgueil. L'ambitieux veut jouer un grand rôle ; tout obſtacle l'indigne & le révolte ; rien ne l'étonne ; ſon cœur embraſé ne jouit de rien, & déſire ſans ceſſe ; il dédaigne ce qu'il a, & ſe tourmente de ce qu'il n'a pas. La haute opinion qu'il a de lui-même, lui rapproche les objets les plus éloignés.

Son premier coup-d'œil le trompe ; il le porte dans un lointain qui lui paroît borné ; il y voit l'objet de ſes vœux : s'il s'échappe, il le ſuit dans un nouvel eſpace ; s'il le ſaiſit,

il le néglige, le met à l'écart, découvre un nouveau Ciel, un autre objet, & s'élance pour y atteindre: il aſpire toujours au repos, & redouble en vain ſon mouvement pour y parvenir; ſon dernier deſir eſt le dernier flot qui doit le porter vers les bords qui l'enchantent; mais pour l'ambitieux, il n'eſt point de rivage: la moindre diſgrace eſt un choc terrible pour toutes ſes paſſions; elles rentrent en lui-même & le tourmentent. Le ſuccès eſt un ſouffle léger qui rafraîchit ſon ame un moment, mais qui rend plus actif le feu qui le dévore: le temps ſemble perdu pour lui; ſa raiſon ne tire aucune conſolation du paſſé; le préſent n'a point de charmes qui puiſſent le flatter; l'avenir l'agite & le trompe ſans ceſſe; ſa vie eſt un délire continuel:

il y a dans ſon ame moins d'élévation que d'orgueil; il ſe croit indépendant, & ſon amour-propre lui déguiſe ſa ſervitude : il l'appelle devoir auprès des Rois, & politique auprès des Grands. L'eſpoir de commander lui fait traîner ſa chaîne avec audace : enfin pour s'élever, il rampera devant les hommes les plus mépriſables.

Ambitieux, quels ſont donc vos plaiſirs ?

Nous aurions tout, ſi nous ne déſirions rien; mais puiſque cela eſt impoſſible, déſirons peu, & nous aurons beaucoup.

CHAPITRE IV.

De la Licence.

LA Licence ſuppoſe la corruption de l'eſprit & des mœurs ; elle développe les vices, ou plutôt les déchaîne. Rarement une paſſion marche ſeule : la Licence fait naître l'audace & la débauche ; celles-ci tous les crimes.

La raiſon ne s'obſcurcit que par degrés, & nous devons ſouvent le retour à la vertu, à ces coups de lumière, qu'elle rend même à travers nos ténèbres. Si les hommes vivoient plus long-temps, & qu'ils fuſſent ſcélérats tout d'un coup & ſans degrés, la race humaine ſeroit peut-être déja détruite.

Si nous voyons les plus grands Empires renverſés par les vices, nous voyons auſſi que ces mêmes Empires n'ont été fondés que par la vertu.

Rome naiſſante nous offre des Citoyens ſimples & ſages ; leurs enfans furent vertueux, & leur poſtérité fit naître des héros ; l'Orgueil & l'Ambition les agrandirent, & le Luxe, qui n'eſt que le concours de tous les vices, finit par les diſſoudre.

La Licence dans les mœurs inſpire le mépris des Loix ; & ſans les Loix les Etats ne ſauroient ſubſiſter longtemps : elle rend les Princes cruels, les Grands audacieux, & les Peuples rebelles.

Si Céſar fut le plus brave des hommes, il fut auſſi le plus licencieux : il croyoit que tous les Etres de la Nature étoient créés pour lui

ſeul ; il prétendoit la propriété de toutes les Dames Romaines. Ennuyé de les ſéduire & de les corrompre, il les faiſoit arracher des bras de leurs maris, & enleva publiquement Poſthumie, Lollie, Tertulle & Mucie.

Perſonne n'ignore juſqu'où furent portés ſes excès chez Nicomède, Roi de Bithynie. En Mauritanie il corrompit la Reine Eunoë, & dans les Gaules il achetoit les femmes avec l'or qu'il enlevoit à leurs maris.

Enfin la Licence lui fit propoſer aux Romains, par Ennius Cinna, Tribun du peuple, une Loi, qui le déclaroit mari de toutes les Dames Romaines, pour multiplier, diſoit-il, les rejettons de ſa race. Il n'eut cependant point aſſez d'audace pour reſter à Rome, lorſqu'Ennius pro-

posa cette Loi ; il prit le prétexte d'aller porter la guerre chez les Parthes.

Cette Loi insensée constate son mépris, moins pour les droits de la Nature qu'il violoit, que pour les Romains qu'il avoit subjugués.

CHAPITRE V.

De la Colère.

LA Colère eſt une paſſion terrible ; elle étouffe la raiſon ; elle aſſimile l'homme à la bête féroce.

La Colère vient d'un mal que l'on craint, & que nos organes, plus ou moins foibles, nous font voir plus ou moins grand.

J'entends par mal, tout *obſtacle*, *toute contrariété*, *tout mal-aiſe*. Dès que notre ame voit l'apparence de ce mal, elle ſe trouble ; & lorſqu'elle en eſt atteinte, toutes ſes paſſions luttent contre lui, & le combattent comme un ennemi qu'elles veulent repouſſer.

Ce mal ſe préſente à nous ſous

divers rapports ; il y en a de puiſſans & de foibles. Ces derniers qui aigriſſent les ſens, forment plutôt une impatience vive, que la Colère ; les autres remuent les paſſions impérieuſes ; elles ſe courroucent contre les perſonnes mêmes que nous chériſſons le plus. La moindre réſiſtance qu'un père, ou un maître, trouve à ſa volonté, l'irrite ; plus il connoît ſa puiſſance, plus il eſt tyran : preuve certaine que la Colère tient à la foibleſſe & à la lâcheté ; & comme elle ôte tout jugement & toute raiſon, elle nous porte à être injuſtes, & quelquefois cruels.

Quel doit être le déſordre de l'ame, ſi l'on en juge par les mouvemens convulſifs que la Colère produit au-dehors !

C'eſt un déréglement total de la Nature,

Nature, une eſpèce de manie, dont les accès ſont plus fréquens chez les femmes & les vieillards, à cauſe des fibres délicates des unes, & des reſſorts uſés des autres.

Elle eſt plus rare chez l'homme qui jouit de la force de ſon âge & de ſa raiſon; mais, s'il faut des ſecouſſes plus violentes pour le mettre hors de lui-même, les effets de ſa Colère ſont auſſi bien plus terribles. Dominé par une paſſion particulière, l'homme ſemble n'aſſujettir les autres paſſions que pour les employer à ſatisfaire celle qui le maîtriſe.

Si le cœur (le ſiège du vice) eſt offenſé, il s'enflamme; toutes les paſſions s'éveillent ſubitement, &, ſemblables à l'effet de la poudre, elles éclatent avec impétuoſité.

La perte fait la Colère de l'avare;

l'Amour-propre outragé celle de l'orgueilleux.

L'Orgueil fait naître sur-tout la crainte d'être mépriſé.

Les femmes, plus vaines qu'orgueilleuſes, redoutent moins le mépris qu'elles ne cherchent la louange.

Mais l'homme s'irrite du mépris qu'il ſoupçonne que l'on a pour lui; cette extrême ſenſibilité le diſpoſe à la plus vive colère; il ſemble chercher un ſigne de mépris pour autoriſer l'éruption de ſa fureur & de ſa vengeance.

Cette paſſion dans le vin a des emportemens funeſtes; mais il ſemble que la Nature veuille enchaîner l'homme, quand il eſt parvenu à un certain degré d'ivreſſe. S'il pouvoit agir dans ce moment, ſa colère ſeroit trop redoutable.

J'obſerve que toutes les paſſions obſcurciſſent la raiſon, mais ne l'éteignent pas : l'intempérance même dans le vin laiſſe à l'homme quelque lueur pour le conduire ; & s'il eſt un excès où l'ivreſſe fait diſparoître entièrement la raiſon, elle s'éclipſe alors avec l'homme même ; mais la Colère, dans tout autre état, conſerve à l'homme toute ſa puiſſance & ſa force, & le livre à l'impulſion de tous ſes vices.

La paſſion de l'amour eſt celle qui porte le plus de ravages dans le ſang. Animée par la Colère, rien ne reſſemble à ſa fureur. Si le feu qui l'embraſe ne trouve point au-dehors un aliment qui le nourriſſe, il ſe renferme dans ſon centre, donne au corps une agitation violente, & feroit ſa deſtruction,

ſi l'incendie duroit long-temps.

La Colère, en général, ne s'appaiſe que par la vengeance : elle ne connoît ni la honte, ni le péril ; il lui faut une victime, & cette paſſion reſſemble au tonnerre, qui ne ceſſe d'être à craindre que lorſqu'il eſt tombé.

Quel beau ſpectacle nous préſente ce Philoſophe, qui dans ſa Colère fut ſurpris par un de ſes amis, tenant ſon bras levé, mais immobile, ſur un de ſes Eſclaves ! J'attends, lui dit-il, que ma Colère ſoit paſſée pour punir cet homme coupable : je me ſens encore un peu ému, je vous prie de le frapper pour moi ; il n'eſt pas juſte que cet Eſclave reſte au pouvoir d'un maître qui ne l'eſt pas de lui-même.

Il ne faut pas confondre l'Indi-

gnation avec la Colère ; ce ſentiment noble & généreux, n'appartient qu'aux grandes ames. Ses effets ſont quelquefois auſſi violens que ceux de la Colère ; mais ſon objet eſt noble, c'eſt un zèle brûlant de la Juſtice qui allume ſes feux ſacrés ; & ſi la Colère n'étoit un attribut odieux, je dirois que l'Indignation eſt la Colère de la vertu.

****

CHAPITRE VI.

De l'Envie.

ON peut conſidérer l'Envie ſous deux rapports différens. Dans les hommes orgueilleux, elle ſe déchaîne ſingulièrement ſur les talens & ſur la réputation ; dans les hommes plus foibles, elle attaque la fortune, les biens, l'honneur même : les moyens qu'elle emploie ſont auſſi lâches que la cauſe qui les produit.

Sous le premier aſpect, l'Envie eſt preſque toujours un aveu ſecret de notre infériorité : cet aveu forcé, mais humiliant, devroit anéantir l'orgueil, ſi l'orgueil pouvoit être anéanti. Un homme envieux ne ſauroit être juſte ; ce vice combat particulièrement les objets qui l'envi-

ronnent. L'envieux élève ſouvent le mérite de celui qu'il ne voit pas, & ſon unique but eſt de déprimer le mérite de celui qu'il voit.

Il faut pourtant convenir qu'une prévention avantageuſe eſt ſouvent la ſource de l'enthouſiaſme ; on n'éprouve guères ce ſentiment en faveur d'un homme avec lequel on paſſe tous les momens de ſa vie. L'ouvrage qui ſort de ſes mains, offre-t-il des taches légères ? On croit voir des fautes énormes ; des traits ſublimes paroiſſent des traits ordinaires, le génie n'eſt qu'eſprit ; une idée neuve eſt une idée rebattue ; enfin, il eſt dans l'homme de ſe familiariſer avec le talent comme avec la perſonne, c'eſt-à-dire, de les juger ſuperficiellement.

L'admiration demande l'étonne-

ment; un esprit qui nous est familier n'étonne point.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui s'élève auprès de l'envieux & qui semble le couvrir de son ombre, est un Colosse qu'il sappe sans cesse.

Quel est celui qui entend ses éloges de la bouche de ses compatriotes? Le même homme semble croître & s'agrandir à mesure qu'il s'éloigne du lieu qui l'a vu naître; il est poursuivi presque toujours jusqu'à sa mort: voilà le terme de l'Envie. L'orgueil prend sa place; on diroit que ses compatriotes se disputent ses dépouilles; chacun croit, en louant l'homme de sa patrie, faire son propre éloge, & se donner une portion de sa gloire. Toutes les Villes Grecques se disputèrent la naissance d'Homère. Si sa vraie patrie l'eût

couronné pendant ſa vie, l'honneur d'avoir produit ce grand homme ne lui eût pas été diſputé.

L'Envie, dans les hommes foibles, eſt un ver rongeur qui s'attache à l'ame, & la tourmente ſans ceſſe. Le bonheur des autres fait ſon déſeſpoir, & l'envieux porte avec lui ſon crime & ſon ſupplice.

Les douleurs de l'Envie ſont d'autant plus terribles, qu'elles ſe renferment en nous-mêmes. Son caractère eſt ſi odieux & ſi mépriſable, qu'il faut toute l'adreſſe de l'amour-propre pour le cacher. L'homme envieux diſtille, pour ainſi dire, goutte à goutte, le poiſon qui l'aigrit; & ce n'eſt que l'emportement de la colère qui découvre ſon cœur. L'ame de l'envieux eſt alors une eſpèce de volcan, dont le foyer ſubſiſte tou-

jours & fermente de plus en plus.

Noble Emulation, recevez nos hommages; ſouvent l'on vous prend pour l'Envie, & vous êtes une vertu.

L'Envie étouffe l'eſprit; l'Emulation donne le génie : l'une eſt la honte de l'ame, elle fuit la lumière; l'autre cherche le jour & produit les grands hommes.

Newton vit Deſcartes ce qu'il étoit, un géant : l'Emulation lui dit qu'il pouvoit en devenir un lui-même. Il ſentit ſes forces; porté, ſoutenu par Deſcartes, il s'éleva juſqu'aux cieux, & les connut. (1)

(1) Newton parut comme un phénomène; ſans Deſcartes il eût été ſûrement un grand homme; mais il n'eût pas été ce même Newton qui a étonné la terre.

CHAPITRE VII.

De la Jalouſie.

LA Jalouſie a des traits qui la font reſſembler à l'Envie ; mais les effets de la Jalouſie ſont bien plus violens. Nous ſommes attaqués perſonnellement ; &, comme l'objet nous touche de plus près, notre ame eſt remuée plus fortement.

Quoique la Jalouſie s'empare preſque toujours des eſprits foibles, elle eſt beaucoup moins mépriſable que l'Envie, & ſuppoſe dans l'ame moins de baſſeſſe. En effet, Celle-ci voudroit arracher un bien qu'elle n'a pas, moins pour le plaiſir d'en jouir que pour écarter la douleur d'en voir jouir un autre : la Jalouſie défend un bien

qu'elle poſsède, ou qu'elle croit ſeule avoir droit de poſſéder. Toutes ſes forces ſont réunies pour le conſerver. Preſque tous les hommes, les plus grands même, peuvent éprouver quelques accès de cette eſpèce de rage. Mais, quand la Jalouſie eſt eſſentiellement dans le caractère, elle ſuppoſe beaucoup plus d'amour-propre & de vanité que de véritable amour.

Un homme de peu de mérite ou d'une foible conſtitution, eſt ſouvent moins jaloux par les ſujets qu'on lui donne de l'être, que par un retour ſur lui, qui l'alarme & lui fait ſoupçonner ſans ceſſe la vertu même. Si ſon amour-propre pouvoit être ménagé, il ſeroit beaucoup moins jaloux. Sa folle vanité le joue ſans ceſſe; il la prend pour un violent

amour : il veut que la beauté dans l'eſclavage ſerve au triomphe de ſon eſprit & des charmes de ſa perſonne, plus flatté d'apprendre par des voix étrangères qu'il eſt aimé, que de l'entendre de la bouche de ce qu'il aime.

Cette paſſion tyrannique préſente les dehors du plaiſir ; elle s'inſinue avec ſoupleſſe ; la beauté, le mérite, la réputation l'inquiètent ; tout enfin eſt redoutable pour un jaloux.

La Jalouſie paroît ſoumiſe & rampante juſqu'au moment où elle commande. Sans la diſſimulation qui l'accompagne toujours, ſon aſpect feroit fuir la victime qu'elle attend : elle ne jouit que de l'apparence du bonheur, empoiſonne ſes plaiſirs les plus doux, ne connoît ni ménagement, ni confiance ; elle ſe plaît à

ſe tromper ſans ceſſe elle-même, & fait naître ſur-tout une curioſité perfide : les ſoupçons ténébreux obſcurciſſent ſon ame ; ce ſont autant de furies qui la tourmentent.

L'homme jaloux ne cherche qu'à ſe convaincre de ſon infortune ; l'eſpérance même le trouble & l'inquiète ; il rejette les images flatteuſes, ou ne les voit que pour nourrir la flamme qui le dévore : enfin il emploie tant d'artifices pour s'aſſurer de ſon malheur, que le voile ſe déchire & que la vérité ſe découvre. L'homme eſt ſi foible, que l'aſpect de cette vérité terrible calme quelquefois ſubitement ſa fureur, ou ne lui procure qu'un dernier excès qui eſt la fin de ſa rage. Il eſt livré à l'irréſolution la plus cruelle : tantôt il voudroit douter encore ;

tantôt ſon amour-propre outragé s'applaudit d'avoir éclairci ce qui le déſeſpère ; il cherche un motif de conſolation dans l'aveu même de l'offenſe : cet aveu forcé l'irrite ; il finit par ſe contenter des détails & du récit de tous les moyens qu'on a employés pour le tromper. Quand on s'eſt prêté à ce dernier excès de la foibleſſe des hommes, on ne doit plus en attendre que le mépris, la haine, ou la vengeance. (1)

Il eſt pourtant une Jalouſie qui tient plus de la vertu que du vice ; elle eſt toujours inſpirée par un ſentiment modeſte & timide, qui regne

(1) Auſſi la Religion, les loix de l'honneur & le bonheur de la ſociété, ne permettent jamais à une femme de ſe déshonorer aux yeux de ſon mari, par l'aveu indiſcret de ſa foibleſſe : taire une vérité odieuſe, n'eſt pas menſonge, mais prudence.

paiſiblement dans une ame tendre : on craint de ne pas plaire aſſez, quelquefois même de déplaire, & de ceſſer d'être aimé.

S'il s'élève un nuage, bientôt un ſentiment plus doux le chaſſe & le diſſipe, & les graces naïves de la vertu, y font ſuccéder le jour le plus pur. Ce mouvement de Jalouſie eſt noble & délicat, ſans doute ; mais qu'il eſt rare, & bien facile à démêler ! Le principe eſt ſûr ; les vices prennent ſouvent le maſque de la vertu ; mais jamais la vertu ne prend celui du vice. Le jaloux ſe déguiſe en vain ; il fait connoître ſes ſoupçons par des queſtions inſidieuſes, par des reproches inſultans, par une ſurveillance importune. Toutes ſes paroles, toutes ſes actions, partent d'un fonds vicieux ; & dès que le vice paroît,

paroît, on n'en doit attendre que de triſtes effets. Une ame vertueuſe & fière, aime à jouir de l'hommage qui lui eſt dû. Traiter l'innocent en coupable, c'eſt lui faire appeller le crime, & lui ôter preſque le remords.

CHAPITRE VIII.

De la Flatterie.

AUPRÈS des Grands & des Rois naiſſent les flatteurs ; ils s'attachent à eux dès leur berceau, & leur eſprit deſtructeur ne combat que leurs vertus & leur gloire.

L'ame s'élève & s'abaiſſe, ſe fortifie & s'affoiblit. Un grand homme a toujours devant lui de grandes images ; la vertu ſeule les produit, & le mène à l'honneur par des ſentiers difficiles. La Flatterie ne préſente jamais que l'illuſion ; mais les plaiſirs l'accompagnent ; l'erreur & le crime ſe cachent au milieu d'eux.

La Flatterie eſt un charme que nos vices mettent en uſage pour

enchanter la raiſon de l'homme, & le porter à nous accorder ce que nous attendons de ſa puiſſance : elle fait naître la diſſimulation, la fourberie, & ſuppoſe la corruption du cœur & la lâcheté de l'ame. Le menſonge eſt un grand maître ; ſon art, ſes ſecrets ſont pour le flatteur ; il lui donne le talent funeſte d'eſſayer ſes forces, de combiner ſes moyens, de ſaiſir les circonſtances, & de nous combattre avec avantage. Il nous connoît mieux que nous-mêmes ; rien n'égale ſa ſagacité ; ce perfide obſervateur examine longtemps la Place, & s'aſſure ſa conquête avant que de l'attaquer : il eſt d'autant plus à craindre, que ſon but eſt de nous plaire, & de careſſer nos paſſions ſous les dehors les plus ſéduiſans.

Bas & rampant, il nous élève; il offre à notre esprit orgueilleux l'apparence de la soumission. Semblable à un Athlète exercé dans l'art de la Lutte, il se baisse pour nous terrasser plus facilement.

Rois & Grands de la terre, que vous êtes à plaindre ! Vous ne pouvez jamais vous voir tels que vous êtes, ni connoître les hommes tels qu'ils sont.

Et vous, Peuple aimable, inconstant & léger, sexe qui n'aimez que la louange, votre premier sourire est pour le flatteur.

La femme éprise d'elle-même sacrifie sans cesse à la vanité : souvent elle monte sur l'autel de sa folle Déité, & se prend pour l'idole. Séduite, son adorateur lui paroît si sincère; sensible, elle voit couler

des larmes qu'elle ſeule peut eſſuyer; ce qu'elle entend eſt ſi doux; l'encens qui brûle eſt ſi agréable! Son flatteur diſparoît-il un moment, elle ſe parle pour lui. Ses traits ſont gravés dans ſon cœur : il eſt ſi aimable, dit-elle, ſi vrai! Il a d'ailleurs ſi peu d'intérêt à me tromper! Comment ne pas l'entendre? Peut-on ne pas le voir, lui qui d'une main légère deſſine, pour me peindre, le portrait des graces, & le tableau le plus groteſque de ma rivale?

Sexe trop crédule, apprenez à vous mieux connoître, ou connoiſſez mieux les hommes!

Le Flatteur oſe tout propoſer, & ne trouve jamais rien de difficile. S'il conſeille le crime, il ſemble qu'il n'aſpire qu'au bonheur d'être le complice; il l'eſt en effet : s'il n'eſt

queſtion que de débauches, lui ſeul en devient l'inſtrument; mais ſi l'objet qu'il préſente traîne le danger après lui, preſque toujours il ſe met à l'écart, ſe dérobe, & ſa victime eſt ſeule réſervée pour l'exécution. Il ne ſe trouve pas aſſez grand pour partager la gloire, & ſe contente d'annoncer ſon admiration.

Un tel caractère ne m'étonne pas, puiſqu'il eſt lâche avant que d'être flatteur.

Il ſemble que les hommes ſoient convenus entr'eux de ſe tromper mutuellement, pour jouir du plaiſir de ſe reſſembler davantage.

Homme foible, n'es-tu pas aſſez flatté par tes ſens, pourquoi l'être encore par tes ſemblables?

CHAPITRE IX.

De l'Avarice.

NOUS connoiſſons les effets de l'Avarice ; en vain a-t-elle prétendu ſe cacher dans l'obſcurité ; on l'a ſuivie juſques dans ſes ſombres retraites. Qu'a-t-on vu ? Un ſpectre hideux ; mais ce n'eſt que le maſque de l'avare, & ſon cœur eſt encore à connoître. Qui pourra pénétrer juſqu'à ſa ſource ? Eſſayons de la découvrir, ou du moins frayons-en le chemin.

De toutes les paſſions, l'Avarice eſt, je l'avoue, celle qui m'a le plus ſurpris & le plus arrêté. Je conçois facilement que pluſieurs ſiècles ſuffiſent à peine pour produire un véri-

table avare ; il faut encore le cri de l'Univers, pour me faire croire à ſon exiſtence.

Quoi ! il exiſtera un homme porté naturellement au plaiſir, à la molleſſe, ſenſible à la douleur, & ce même homme me fera voir dans un vice la ſévérité des mœurs, la tempérance la plus rigide ! Toujours contraire à lui-même, je le verrai, dans le ſein des richeſſes, ſouffrir la faim, la ſoif. Que dis-je ? Je verrai le tourment cruel d'un infortuné ſe changer pour lui en une jouiſſance délicieuſe !

L'avare eſt de tous les Etres le plus inconcevable. Cette paſſion ignoble & funeſte tyranniſe les ames foibles ; il faut donc chercher ſon principe dans les vices qui ſont le plus près de la foibleſſe.

Il ne ſuffit point encore de connoître quelles ſont les cauſes & les vices qui produiſent l'Avarice ; il eſt néceſſaire de ſavoir pourquoi un homme eſt avare. En effet, nous pouvons en naiſſant porter des diſpoſitions, plus ou moins fortes, à nous laiſſer ſaiſir par telles ou telles paſſions ; mais nous ne naiſſons ni avares, ni prodigues, ni ambitieux, ni, &c. &c. &c.

L'Avarice eſt la démence d'une ame vile & foible frappée de terreur. (1)

(1) Le cœur de l'avare & celui du lâche ont quelque rapport : ils ne diffèrent que par l'objet & par la durée de la peur. Le lâche frappé ſubitement par la terreur, craint pour ſa vie, qui eſt ſon unique bien, mais ne craint pas toujours. L'avare tremble ſans ceſſe de perdre ſon or qui eſt ſa vie.

Qui produit cette démence? Trois vices exaltés au plus haut degré : un Amour exceſſif de ſoi-même, la Crainte, l'Inſenſibilité. (1)

Le premier ſentiment de la Nature eſt l'amour de ſoi-même. L'homme conſidéré dans l'état de démence que je ſuppoſe, & qui forme l'avare, ſe croit un Etre iſolé dans ce vaſte Univers : il ne penſe qu'à ſa conſervation ; il n'aime que lui, ou ce qui peut ſe rapporter intimement à lui.

Il eſt dans la Nature qu'un homme n'ait pas une meilleure opinion

(1) L'Inſenſibilité mène à la cruauté, vice de foibleſſe. La vile populace eſt ordinairement cruelle : nous voyons journellement des perſonnes foibles ſoutenir la vue d'un ſupplice horrible, tandis que des hommes forts détournent la tête. Montagne dit que *la cruauté eſt fille de couardiſe.*

du cœur de ſon ſemblable que du ſien. L'avare, dur & inſenſible, juge néceſſairement les hommes durs & cruels. Uniquement occupé à étayer ſa frêle exiſtence, il les craint : delà naiſſent ſes ſoupçons, ſes méfiances, ſes inquiétudes. Agité par la crainte, il lui faut un appui, un objet pour ſon cœur. Où le trouvera-t-il ? Dans ſes ſemblables ? Il en eſt épouvanté ; il lui faut donc un objet inanimé : l'or ſe découvre ; (1) il le ſaiſit, s'y attache : à ſa vue il ſent qu'il eſt heureux ; il reconnoît ſon appui, ſa reſſource, ſon maître ; il le porte en triomphe ; il ne deſire que l'or, il l'amaſſe, l'accumule, le dévore des yeux, & l'enferme dans ſon

(1) L'intervalle peut être immenſe ; mais tous les hommes portent avec eux la ſemence de l'Avarice.

cœur. Un Conquérant qui fait défiler ſes armées, eſt moins orgueilleux de ſa puiſſance, que l'avare qui étale ſes richeſſes. Tant qu'il les voit il ne craint rien, & croit être redoutable.

Il n'eſt pas ſans exemple; mais il eſt rare qu'un homme né dans l'opulence & qui n'a point éprouvé de grands revers dans ſa fortune, tombe dans cette funeſte démence, qui conduit à une Avarice ſordide.

Ce vice n'attaque ordinairement que l'homme né dans la médiocrité & dans l'infortune, & qui ne s'y trouve plus.

Son corps ployé par la dure néceſſité, le diſpoſe à une ſervitude cruelle : il oublie ce qu'il eſt, pour penſer à ce qu'il a été; il jouit de ſa non-jouiſſance, & conſidère avec

un plaiſir ſecret, le tableau de ſa misère paſſée. Tout s'embellit & s'accroît à ſes yeux; il appelle prudence, ſageſſe, ſon extrême parcimonie; il n'attribue ſa proſpérité qu'à l'étendue & à la profondeur de ſa raiſon; il fait hommage de ſon or à ſon or même.

Il ſemble que le temps ſe préſente à l'eſprit de l'avare ſous une autre image qu'aux autres hommes; il ne voit le préſent que dans l'avenir. Sûr du moment qu'il exiſte, dans l'aveuglement de l'amour qu'il conçoit pour ſon Etre, il oublie l'inſtant où il eſt, pour ne penſer qu'à ſe conſerver dans celui qui n'eſt point.

Aucun homme n'eſt abſolument méchant, ni totalement vicieux.

L'avare eſt envieux; mais il eſt incapable de faire un vol de conſé-

quence : il reſpecte, il aime les Loix ; il y trouve ſa conſervation & ſa ſûreté ; il parle pour ſes amis ; il s'intrigue pour eux ; mais ſi leur main indiſcrète ſe montre dans ſon ſanctuaire, l'ami diſparoît : donner de l'or, ce ſeroit frapper ſon idole.

Il n'y a point d'avare qui croie l'être ; il ſe trouve toujours trop généreux ; & comme il fait de l'Avarice une grande vertu, il ſe propoſe ſes derniers excès comme le terme de la perfection.

La joie que lui procure la jouiſſance tranquille d'un objet qui ne s'échappe jamais, qui s'accroît & ſe renouvelle ſans ceſſe, ſe trouve jointe preſque toujours à une ſanté robuſte qu'il doit à une vie active, à l'intégrité de ſes mœurs, à la rigueur de ſon régime. Auſſi la Nature lui

promettroit de longs jours, ſi ſon eſprit n'étoit frappé par la crainte. Sans ce fléau terrible, l'avare ſeroit trop heureux ſur la terre.

Je crains d'avoir peint un Etre imaginaire; on dit qu'il exiſte : dans ce cas, je penſe avoir découvert la ſource de ſon vice; mais adouciſſons les couleurs, affoibliſſons les nuances, & nous trouverons toujours les vraies cauſes qui forment le caractère des avares : c'eſt du plus ou du moins; le principe eſt le même.

Malgré ſon inquiétude & ſa crainte, l'avare jouit d'un contentement incroyable; il conſerve ſa mémoire & ſa préſence d'eſprit. J'ai connu un avare, homme de génie. Dans les ténèbres de la nuit, il voulut entrer dans ſon cabinet. Il prend ſon fils par le bras : Venez, lui dit-il, éclai-

rez-moi. La ſerrure tourne ſans bruit ſous ſa prudente main ; il entre. L'avare avoit laiſſé par diſtraction une fenêtre ouverte ; le vent ſouffle, éteint la lumière ; il ſe trouve dans l'obſcurité avec ſon fils, au milieu d'un tas d'or & d'argent. *Oh ! le vilain chat*, s'écrie-t-il, *frappez des mains, mon fils, frappez des mains.* Celui-ci frappe à coups redoublés ; le père le conduit inſenſiblement à la porte, & la ferme, bien convaincu que tant que ſon fils a frappé des mains, il n'a pu entamer ſon or.

Cette comédie fut jouée ſi naturellement, que le fils aſſure ne s'être apperçu du ſtratagême que vingt-quatre heures après.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Du Luxe.

LE Luxe eſt le produit & le terme de tous les vices parvenus à leur comble.

Il eſt eſſentiel, pour établir cette vérité, d'établir mes principes.

L'homme dans l'état de pure nature, eſt né avec des beſoins divers. Quand il n'eſt pas corrompu par la paſſion, il cherche à les ſatisfaire d'une manière auſſi ſimple que la Nature : ſes beſoins font naître des ſenſations vives. Quand l'homme ſe livre à une de ces ſenſations avec un certain excès, le ſentiment qui l'attache par préférence, peut s'appeller paſſion.

Conſidérons l'homme dans l'amour qu'il a pour ſon ſemblable ; le beſoin d'aimer lui fait chercher une compagne. S'il ſe livre trop à l'attrait que ce ſentiment lui procure, ce ſentiment devient paſſion & le corrompt. Son ame ſouffre une atteinte & ſe dégrade, parce que le Créateur ne l'a pas faite pour aimer uniquement & avec excès un objet créé.

L'homme perd dès-lors ſa première pudeur ; il ne ſatisfait pas ſon beſoin d'aimer d'une manière ſimple ; il deſire ſans ceſſe ; ſouvent il cherche un plus grand bien que celui qu'il poſsède ; il l'imagine toujours & ſe tourmente ; ſa paſſion aiguiſe ſes ſens ; il appelle tous les plaiſirs ; il s'y livre, & la licence le mène inſenſiblement au libertinage.

Dès-lors rien ne le satisfait ; ses desirs effrénés se multiplient ; son ame inquiète a recours aux plus grands excès : le Luxe paroît, & son éclat ne la réveille qu'un moment.

Il est nécessaire de suivre la même marche, la même gradation, le même raisonnement sur tous les besoins de l'homme ; & si l'on trouve que le principe que j'ai posé soit solide, j'aurai raison de conclure que le Luxe est *le produit & le terme de tous les vices parvenus à leur comble :* je n'en excepte pas l'avarice, puisqu'elle est intéressée à sa formation, à ses progrès, à sa durée, pour s'en nourrir & s'accroître elle-même.

Le Luxe est la cause du malheur des Peuples & de la destruction des plus grands Empires. Il éner-

ve l'homme, il étouffe le germe des vertus. S'il répand l'or dans les mains induſtrieuſes qui lui élèvent des trophées, il donne des beſoins qu'on ne connoiſſoit pas. Le bien apparent qu'il procure dans un Etat floriſſant, n'eſt que l'éclat d'une lumière brillante qui diſparoît, ou plutôt c'eſt un feu qui ne l'éclaire jamais davantage que lorſqu'il eſt le plus près de le conſumer.

Les Romains, maîtres du Monde, nous offrent un terrible exemple.

Les Curius, les Camilles naquirent dans la pauvreté de Rome; ils furent forcés de combattre, & ces grands hommes ne purent avoir les armes à la main, ſans faire des conquêtes. Les Fabius, les Scipions, les Régulus, par leurs vertus, firent dé-

ſirer à tout l'Univers de vivre ſous les Loix des Romains. Les richeſſes furent l'hommage perfide que toutes les Nations portèrent à leurs nouveaux maîtres, & le Luxe entra dans Rome en triomphe, à la ſuite des vainqueurs du Monde.

Caton parut avec les vertus ſévères de ſes aïeux. Effrayé de la corruption de ſes Citoyens, il ne vit plus en eux que de vils eſclaves : en vain il combattit long-temps pour la République. Lorſqu'il la vit anéantie, il ſe donna la mort. Rome perdit en un jour ſa liberté, ſa gloire & Caton.

Sylla, Marius, Catilina, Néron, déchirèrent le ſein de leur Patrie, tandis que le Luxe de Rome & de ſes Provinces ſappoit l'Empire dans ſes fondemens, & préparoit ſa chute.

Les Annales de la Chine conſervent un trait qui prouve juſqu'où peuvent être portés l'ivreſſe du Luxe & le délire de l'eſprit humain.

Kia regnoit paiſiblement ſur le vaſte Empire de la Chine ; il étoit né pour être un héros : il avoit l'eſprit brillant, l'imagination vive, des graces, de la valeur, & une force ſi extraordinaire, qu'il arrêtoit avec ſes mains un char traîné par des chevaux fougueux ; mais l'amour exceſſif des femmes & l'eſprit d'irréligion, jettèrent dans ſon ame le poiſon du Luxe, le rendirent inhumain, & corrompirent ſes mœurs : ſes excès & pluſieurs actes d'impiété aliénèrent le cœur de tous ſes Peuples ; cependant il lui reſtoit encore trois Bonzes fidèles & zélés, qui osèrent lui montrer le tableau de ſes déſor-

dres : le Prince aveugle & cruel s'indigne, & les fait mourir en ſa préſence.

Il devient éperdument amoureux d'une femme ambitieuſe, qu'il fait proclamer Reine dans tout l'Empire. Elle ſe rappelle que, pour honorer la mémoire d'une concubine, cet Empereur a dépenſé deux cens millions dans un jour : ſa vanité lui perſuade que ſa beauté mérite plus encore, & que toutes les richeſſes de la Chine ſuffiſent à peine pour l'hommage que l'on doit à ſes charmes. Que la vie eſt courte ! dit-elle à ce Prince ; faut-il encore que des nuits obſcures viennent en abréger la durée ? Pourquoi cette éternelle & faſtidieuſe ſucceſſion d'obſcurité & de lumière ? Que ne ſommes-nous dans un Palais où brilleroit toujours

une clarté vive, qui n'auroit pas besoin d'attendre le retour de l'aurore! La main des Dieux a placé dans les airs des globes enflammés, mais qui s'éclipsent & nous laissent dans les ténèbres. La main de mon Empereur ne peut-elle pas placer dans son Palais d'autres Astres qui l'éclairent & qui ne s'éteignent jamais ? Les feux du firmament luiront pour le reste de l'Univers; les nôtres ne brilleront que pour vous & pour moi; ils n'auront point de vicissitudes, & deviendront l'emblême de notre félicité. Passons-nous des Dieux, continua cette folle Princesse, ils sont innombrables dans le Ciel; vous êtes le seul Roi sur la terre; ces Etres impassibles, laissons-les adorer dans leurs Temples par un peuple grossier; ils regnent dans l'Olympe au

milieu des Aſtres qui les environnent; regnez ſur l'Univers au milieu des Soleils que vous aurez fait naître; eſt-il des bornes à votre puiſſance? Parlez : que votre grandeur éclate dans la ſtructure de ce monde nouveau; écartez de vous & la variété des ſaiſons, & les intempéries de l'air, & ces changemens de forme que la matière promène ſur tous les objets; rendez-les fixes & conſtans, & plongeons nos ames dans les plaiſirs & dans les délices; trompons le temps, qui veut porter ſes outrages juſques ſur les cœurs; &, lorſque le deſtin viendra couper le fil de nos jours, nos deux ames unies voleront enſemble à l'immortalité des plaiſirs.

La ſéduction paſſe aiſément dans les ames foibles. L'ame du crédule

Empereur prend toute l'empreinte que lui donne une Reine artificieuſe : ſon aveugle tendreſſe flatte ſon orgueil ; déja il ſe croit un Dieu qui va commander à la Nature ; des millions de bras ſont mis en mouvement ; un ſuperbe Palais s'élève ; l'or, l'azur y brillent de toutes parts. Fermé de tous côtés à la lumière du jour, une quantité innombrable de globes, remplis de matières enflammées, ſont le Soleil & les Aſtres qui l'éclairent ; des parfums exquis ſont l'air qu'on y reſpire ; une pluie légère de liqueurs odoriférantes, tombe de ce nouveau ciel, & forme la roſée. L'Empereur & la Reine entrent dans ce Palais enchanté, au milieu des danſes, des concerts, des feſtins ; ils y oublient tous deux la Nature & l'Univers ; les richeſ-

ſes de la Chine s'y précipitent & s'y dévorent : mais bientôt le cri d'un Peuple mécontent ſe fait entendre ; un ennemi voiſin s'arme, s'avance, renverſe ce monument honteux, & s'aſſied ſur le Trône : tout l'Empire ſe range ſous ſes étendards ; le malheureux *Kia* eſt abandonné ; il fuit ; il erre pendant trois ans de Province en Province ; il meurt enfin victime d'un Luxe inſenſé, l'opprobre du Trône & le mépris de ſes Peuples. (1)

(1) Preſque tous les Hiſtoriens de la Chine prétendent que ce trait de Luxe & de démence a fait époque dans les Annales de cet Empire. Il a été recueilli par les Mandarins, chargés du ſoin d'écrire les événemens remarquables, & la tradition en ſubſiſte encore dans l'eſprit des Peuples. Voyez le P. du Halde, le P. le Comte & l'Hiſtoire Univerſelle, par une Société de Gens de Lettres, article de la Chine.

L'excès du Luxe ſuppoſe la dépravation des mœurs & l'égarement de l'eſprit. L'Irréligion eſt le dernier ſceau d'un Luxe exceſſif. Que l'on parcoure les faſtes des Empires, on verra que le Luxe & l'Irréligion ſe ſont toujours réunis pour être le ſignal & l'époque de leur deſtruction. Il eſt dans la foibleſſe des hommes de ne s'adreſſer aux Dieux que dans l'excès de la calamité. Le Luxe fournit aux hommes ce que leurs paſſions les plus effrénées déſirent : ils ſemblent alors n'avoir plus beſoin d'une Puiſſance ſupérieure ; ils ſecouent ſon joug, & leur orgueil leur inſpire, dans leurs propres forces, une confiance audacieuſe. Je parle de toutes les Religions & de tous les Empires : une ſeule Religion cependant nous eſt donnée par le Ciel ; c'eſt

dans elle que l'homme peut trouver cette force invincible, que les Philoſophes de l'antiquité ont vainement cherchée dans la Nature, dans les principes de l'éducation & dans nos foibles vertus.

CHAPITRE XI.

De l'Irréligion.

SI le Luxe corrompt les mœurs, leur dépravation produit le délire de la raiſon, & ce délire peut être appellé le Luxe de l'eſprit; fléau redoutable qui bouleverſe les Etats: les maximes conſacrées par nos Pères, ſont données pour des préjugés; on y ſubſtitue des opinions; on rougit de penſer de même que le commun des hommes, ſur les vérités les plus eſſentielles à l'homme; & cette fatale contagion ſe communique aiſément aux Peuples, toujours ſerviles imitateurs.

Les Arts néceſſaires & les Scien-

ces utiles ſouffent même de ce Luxe de l'eſprit : (1) on néglige les choſes ſimples, & par conſéquent la Nature ; l'eſprit franchit ſes bornes ; on veut s'élever, & dans cet eſſor ſuperbe on trouve un Dieu qui nous repouſſe.

Le comble de ce funeſte délire, c'eſt de rejetter l'exiſtence d'un Etre ſuprême ; le méconnoître, c'eſt redouter la vertu : s'il manque un Dieu dans la Nature, le crime ſeul y reſte.

La Juſtice éternelle une fois bannie, que craindrons-nous ſur la terre ? .. Les Loix. Mais nous commettrons tranquillement tous les forfaits, qui ne pourront être ni connus, ni punis.

(1) Les grandes découvertes, comme la Bouſſole, l'Imprimerie, la Gravure, &c, ont pris naiſſance dans des ſiècles peu éclairés.

L'incrédulité s'empare-t-elle d'une ame foible, elle l'entraîne aux plus grands excès. Eſt-elle enfantée par la force de l'eſprit, qui pourra l'arrêter? L'opinion, l'honneur même, diſparoîtront.

En effet, l'Athée ne diſconviendra pas que l'exiſtence de Dieu ne ſoit du nombre des impreſſions les plus fortes de l'enfance. Une fois parvenu à rejetter la Divinité, après avoir arraché de ſon cœur l'image de l'Etre ſuprême, ſaura-t-il reſpecter une opinion contraire à ſon intérêt? Sera-t-il retenu par les préjugés d'une ſageſſe humaine, qui s'élève contre ſes paſſions fougueuſes? L'honneur oppoſera-t-il une barrière à ſon ambition injuſte? Où il ne voit point de Dieu, verra-t-il une juſtice? Les hommes ſeuls peuvent l'épouvanter,

l'épouvanter, la terreur eſt ſon frein, l'hypocriſie ſa vertu. Adroit ſcélérat, s'il échappe aux regards, s'il écarte la foudre, il ſera, d'après ces principes, l'homme d'eſprit le plus conſéquent. (1)

(1) Il n'eſt queſtion ici que des Matérialiſtes & des Athées. Warburton dit que celui qui croit en Dieu & qui fait un crime eſt inconſéquent, & que celui qui n'y croit pas, n'eſt pas plus conſéquent quand il fait une action vertueuſe.

Il faut convenir que l'on peut éluder la ſeconde partie de ce raiſonnement. En effet, la Nature peut avoir placé dans notre ame une ſenſibilité pour notre ſemblable, qui nous fait trouver un ſecret plaiſir à lui faire du bien, ſans aucun motif de crainte ou d'eſpérance.

Mais fortifions le ſecond membre du raiſonnement de Warburton. Si notre penchant naturel & la raiſon peuvent nous faire agir d'une manière ſouvent oppoſée, notre penchant naturel nous portera également au crime & à la vertu; mais il ſera toujours certain que la Raiſon nous permet de nous livrer à toutes nos paſſions, s'il n'y a pas

L'incrédulité fait naître le libertinage & la licence ; l'un & l'autre ſe joignent bientôt à l'impiété ; les vices & l'Irréligion ſe donnent mutuellement l'accroiſſement & la force ; les vices flattent les paſſions, appellent les plaiſirs & les excès ; l'Irréligion veut en faire jouir ſans remords.

---

de Dieu, & nous ordonne d'être vertueux, s'il y en a un : dans ce dernier cas je fais le bien ſans aucune contradiction, puiſque la Nature & la Raiſon ſont parfaitement d'accord.

Mais dans la première ſuppoſition où il n'exiſte point de juſtice éternelle, notre penchant naturel contredit ſouvent notre Raiſon ; cependant il eſt dans l'ordre que la Nature & la Raiſon ſoient d'accord au-dedans de nous-mêmes.

D'où il réſulte qu'on eſt plus vertueux ou plus méchant, à meſure que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne du ſeul principe qui doit tenir la Nature & la Raiſon d'accord entr'elles. Ce principe immortel, c'eſt Dieu même.

Le doute eſt un ſpectre effrayant, qui fait pâlir le crime, & l'incrédulité, qui le fait commettre, veut étouffer le doute & le remords.

L'impie ne veut point paroître défendre ſes paſſions & ſes vices ; ſon orgueil lui ſuggère d'attaquer Dieu même ; il prend l'excès de la démence & de l'aveuglement pour le triomphe d'une ſageſſe intrépide. Heureuſement rien de ſi rare qu'un véritable Athée ; c'eſt un Etre monſtrueux, né dans la chaleur des vices & dans les tranſports du délire de l'eſprit humain.

Il faut un culte, une communication entre le Créateur & ſa créature ; il faut une Religion ; c'eſt une chaîne inviſible, dont une extrémité tient au Ciel, & l'autre à la Terre.

Preſque tous les hommes admettent cette grande vérité ; mais la plupart ſe ſont réunis pour adopter des Religions conformes à leurs paſſions : il ſemble qu'ils veuillent être les créateurs de leur Dieu même ; ils ſe le repréſentent ſous des traits qui les flattent ; ils le forment au gré de leurs deſirs.

Cependant, s'il eſt un Dieu, il doit être la vérité même ; la vérité eſt une : donc il n'y a qu'une Religion.

Aimer ſon Créateur & ſon ſemblable, voilà la Religion Naturelle, la Loi de Moïſe & l'Evangile.

Ces trois Religions, avouées du Ciel, n'en font qu'une ; elles ne peuvent varier, ni ſur l'objet, ni ſur le principe.

Une Religion ſublime étoit né-

ceſſaire à la grandeur de Dieu & à la foibleſſe de l'homme ; elle devoit être précédée par une Loi intermédiaire, qui n'étoit que l'image de la plus parfaite de toutes les Religions : ces Myſtères ſont incompréhenſibles, ſans doute ; mais la juſtice éternelle devoit à la raiſon de l'homme ſimple & vertueux, des preuves de leur exiſtence, tandis que cette même juſtice ordonnoit aux ténébres d'envelopper l'eſprit de l'homme ſuperbe.

La ſaine raiſon eſt ſatisfaite, ſi elle peut ſe convaincre que Dieu a parlé : il n'a dit qu'un mot pour créer l'Univers ; mais pour annoncer ſa Loi il s'eſt manifeſté, il s'eſt rendu ſenſible. Combien de fois les hommes n'ont-ils pas entendu ſa voix ?

La Loi de Moïſe étoit néceſſaire

pour convaincre cette même raiſon ; elle devoit être l'emblême & la figure de nos Myſtères. Le Chriſtianiſme s'annonce dès la naiſſance du Monde ; la Nature réunit toutes ſes merveilles ; un concours d'événemens raſſemble chez les Nations les preuves les plus frappantes & les plus continues. Ce ſont les hommes eux-mêmes qui, pendant quatre mille ans, ont préparé un ſpectacle fait pour étonner la terre.

Cette auguſte Religion, qui pouvoit l'apporter au monde ? ... Dieu ſeul : il ſe fait homme, voilà le Myſtère. Le Myſtère eſt donc dans la Divinité. Oui, j'oſe le dire, le Chriſtianiſme ſeroit le terme de la puiſſance de Dieu, s'il ne s'y retrouvoit lui-même.

Dieu ſeul peut ſe comprendre ;

ne pas croire, parce que l'on ne peut concevoir ces Myſtères, c'eſt dire avec ſang-froid : je ne veux pas être Chrétien, parce que je ne ſuis pas Dieu.

Nous ſommes animés par l'eſprit, entraînés par les ſens : Dieu préſente ſes Myſtères à notre eſprit, ſa morale à nos ſens.

Ces Myſtères doivent abattre l'orgueil, ſa morale doit ſubjuguer les paſſions.

La ſoumiſſion de l'eſprit eſt le ſacrifice de cet orgueil, premier crime de la créature : l'Etre ſuprême exige que notre eſprit s'anéantiſſe devant lui ; c'eſt un mérite qu'il veut nous laiſſer ; en aurions-nous, s'il étoit impoſſible de ne pas croire ?

Le Myſtère eſt un voile ſuſpendu entre Dieu & les hommes. La terre

anéantie, Dieu paroît, & les Myſtères ſont éclaircis ; la pouſſière des corps ſort de la cendre du monde, l'image du temps eſt effacée ; là commence l'éternité.

Incrédules, ſi vous aviez la puiſſance des Rois, je vous dirois : rebâtiſſez le Temple de Jéruſalem ; s'il s'élève, le Chriſtianiſme eſt renverſé ; mais ſi vos efforts étoient impuiſſans, croiriez-vous ? Non.

Si l'on excepte les Myſtères & la Foi, qui ſeuls forment la Loi nouvelle, j'ai dit que toutes les Religions, avouées du Ciel, n'en formoient qu'une. Aimer le Créateur, voilà le cri de la Loi & le premier devoir de l'homme : notre ame eſt un rayon de la Divinité ; l'aimer, cette Divinité, c'eſt rapporter dans ſon centre l'étincelle dont nous ſommes animés.

Etre ſuprême, qui pourra concevoir vos bienfaits? Cet homme ſi foible qui n'eſt que pouſſière, renferme en lui un eſprit immortel; lui ſeul dans l'Univers a le pouvoir de pénétrer juſqu'à vous, de s'y unir, de vous connoître & de vous aimer.

Intelligences céleſtes, vous avez été créées comme nous; vous pouviez être des hommes; mais, ſans doute, vous deviez aimer davantage.

Le ſecond devoir eſt d'aimer ſes ſemblables.

Ce précepte accompli, l'homme & ſes vertus s'élèvent : pardonner à ſes ennemis, c'eſt être vraiment grand; mais joindre l'amour au pardon, c'eſt être Chrétien.

Les vertus morales ſont la félici-

té des Peuples ; les vices mêmes y contribuent. Un homme, dont l'ame eſt atroce, peut gouter dans la vengeance des plaiſirs barbares ; mais, avide de gloire, ſouvent il aime mieux entendre des éloges que des gémiſſemens ; il pardonne avec éclat ; ſon orgueil ſuſpend ſa cruauté ; il veut paroître bienfaiſant, lors même qu'il regrette ſes victimes.

Marc-Aurèle, Titus, ces hommes plus grands que les Dieux qu'ils adoroient, faiſoient les délices du Monde ; ils trouvoient dans la clémence la douceur de leurs jours ; mais il leur étoit facile de pardonner, puiſqu'ils avoient la puiſſance de punir. Accoutumés à l'admiration, leur ame ſenſible étoit enivrée de l'amour qu'on avoit pour

eux, & l'orgueil même ſoutenoit le héros.

Mais être accablé par l'injuſtice, ne repouſſer les outrages que par des ſoupirs, pardonner enfin, voilà la vertu dans tout ſon éclat.

S'il eſt un homme capable de cet effort ſublime, quelles bornes aura ſon amour pour ceux qui ne l'ont pas offenſé! L'aſpect d'un infortuné déchire ſon cœur; il ſeroit trop malheureux, s'il voyoit en entier le tableau des misères des hommes; mais il en découvre aſſez pour exercer la grandeur de ſon ame, & ſon caractère eſt toujours conforme à ſa Loi.

Loi divine, votre regne eſt celui de la paix... Vos foudres grondent dans l'Eternité.

Vertu ſi vantée parmi les hommes, courage héroïque, où parutes-vous

avec plus de force que dans nos Martyrs ? Ce n'eſt point le déſeſpoir qui les mène au ſupplice. Ils y marchent avec tranquillité. Bien éloignés d'une confiance orgueilleuſe, ils redoutent leur foibleſſe : avec quelle prudence ils évitent les dangers des perſécutions ! Mais ſi les périls ſont inévitables, quelle intrépidité ! Les femmes, les vieillards, les enfans mêmes appellent la mort, & tombent ſans effroi.

La valeur ordinaire fait regarder la mort comme le terme des maux; le courage que le Ciel inſpire, la fait enviſager comme le commencement de la félicité.

Mais j'entends la voix de l'impie.

» Chaque Religion a ſes Martyrs; » quels ſont donc les traits qui ca» ractériſent la vôtre ? J'adore mon

» Créateur, & je ne fais jamais à
» mon prochain que ce que je vou-
» drois qui me fût fait à moi-même.
» Le Chrétien trop crédule s'imagi-
» ne que Dieu lui a parlé ; il adore
» ſes Myſtères ; pour moi je ſuis prêt
» à l'entendre, & je me livre à la
» raiſon qu'il m'a donnée.

Vous adorez votre Créateur ; à quel ſigne reconnoîtra-t-on votre Culte ? Soulagez-vous les malheureux ? Votre bouche eſt-elle fermée au menſonge, votre cœur à la vengeance ? Etes-vous juſte ? . . . Si vous l'étiez, ſi vous pratiquiez la Loi que vous invoquez ſans ceſſe, vous ſeriez, ſans doute, le plus redoutable ennemi du Chriſtianiſme, ou plutôt vous deviendriez ſon Apôtre & ſon Martyr.

Oui, s'il peut être un incrédule

vertueux, il cherchera la vérité avec droiture ; dès-lors il connoîtra le Dieu qu'il implore ; ce Dieu ne veut que ſon cœur, la foi doit être ſon ouvrage. Entraîné par ſes paſſions, l'incrédule connoîtra qu'il ne peut même pratiquer la Loi de la Nature ; le Chriſtianiſme peut étonner ſa raiſon, effrayer ſes ſens : mais éclairé par le Ciel, il éprouvera que les actions impraticables à l'homme orgueilleux, ſont faciles à l'homme ſimple ; le ſouffle de ſes paſſions le renverſe à chaque inſtant : mais, armé par les mains d'un Dieu, il vaincra le plaiſir & la douleur.

J'ai parlé du Créateur & de ſon Culte. Auguſte Fille (1) de nos Rois, que n'ai-je pu pénétrer dans votre

(1) Madame LOUISE DE FRANCE.

cœur, en dévoiler les penſées, les tranſmettre à l'Univers! La raiſon de l'homme reſteroit dans le ſilence, je donnerois la Foi, & mon Ouvrage ſeroit immortel.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA Crainte, l'Eſpérance, la Pitié, la Honte, ſont les premiers ſentimens qui ſe manifeſtent dans l'homme, page 1

CHAPITRE II.

La Pudeur eſt l'image d'un abaiſſement qui afflige notre ame ; elle

elle eſt produite par la Crainte & la Honte. page 14

CHAPITRE III.

La Bienfaiſance eſt la première vertu qui paroît dans l'homme ; c'eſt très-mal à propos que les hommes la confondent avec l'humanité. 22

CHAPITRE IV.

L'homme doit s'étayer par l'Amour & l'Amitié ; le développement des vertus demande l'activité d'un Amour honnête. 30

CHAPITRE V.

L'Amitié ; ſon vrai caractère ; ce qui la fait naître. 36

CHAPITRE VI.

La Prudence éclaire & ſoutient les vertus. page 48

CHAPITRE VII.

La Juſtice eſt l'enſemble de toutes les vertus de l'homme. 51

CHAPITRE VIII.

Le Courage eſt la force réunie de toutes les vertus. 62

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Foibleſſe de l'homme. 85

CHAPITRE II.

Les différentes formes que prend

l'Amour-propre, qui, ſelon le caractère, préſente, tantôt l'orgueil, tantôt la vanité. p. 92

CHAPITRE III.

L'Ambition eſt produite par l'orgueil; ce vice eſt analogue aux ames fortes. 104

CHAPITRE IV.

La Licence cauſe le mépris des Loix, fait les tyrans; ce vice eſt encore analogue aux ames fortes; il ne faut pas le confondre avec le défaut de pudeur. 107

CHAPITRE V.

Quelles ſont les ſources de la Colère, leurs différens genres & leurs effets; ce vice eſt ana-

logue aux ames foibles. page 111

CHAPITRE VI.

Caractère de l'Envie ; ſes différens effets ; elle doit être diſtinguée de l'Emulation ; l'Envie eſt un vice de foibleſſe. 118

CHAPITRE VII.

Caractère de la Jalouſie ; elle produit la diſſimulation & la fourberie, vice de foibleſſe. 123

CHAPITRE VIII.

De la Flatterie, vice de foibleſſe. 130

CHAPITRE IX.

Quelles peuvent être les vraies cauſes & les principes de l'Avarice ; on n'en connoît que les effets. 135

CHAPITRE X.

Du Luxe ; on eſt dans l'opinion que le Luxe eſt la ſource des vices ; mais je penſe qu'il eſt plutôt le terme des vices : un Luxe trop exceſſif conduit à l'Irréligion, & cauſe la ruine des Empires. page 145

CHAPITRE XI.

De l'Irréligion ; c'eſt le luxe & le délire de l'eſprit ; ce vice eſt produit par la dépravation totale des mœurs. 158

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit, intitulé : *DE L'HOMME MORAL*, &c. Il m'a paru que le Public en verroit l'impreſſion avec plaiſir. A Paris, ce 23 Avril 1771.

DUPUY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur Abbé DE CRILLON, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : DE L'HOMME MORAL, *ou* DES VERTUS ET DES VICES, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Im-

primeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-troiſieme jour du mois de Mai l'an mil ſept cent ſoixante & onze, & de notre

Regne le cinquante-ſixieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 1599, fol. 485, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. 41, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires, preſcrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 24 Mai 1771.

A. M. LOTTIN, l'aîné, *Adjoint.*

BJ Crillon, Louis Athanase des
1520 Balbes de Berton de
375 De l'homme moral

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 08 12 14 009 4